

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

(SUITE).

ENFIN les cinquante galères promises par le traité mettent à la voile, emportant les croisés vers les côtes d'Illyrie, malgré les foudres dont les menaçait le pape Innocent III, justement indigné de voir un armement destiné à la délivrance de Jérusalem se détourner de son but au profit d'une guerre entre chrétiens. On se figure aisément ce que dut être ce départ : cette flotte imposante quittant le port, saluée des acclamations populaires ; ces vœux et ces bénédictions suprêmes de la patrie, envoyés surtout à l'infatigable chef, qui allait encore l'illustrer de ses derniers exploits. Venise ne pouvait guère espérer de revoir son vieux doge, et en effet, elle ne le revit plus.

Deux siècles et demi plus tard, le sultan Mahomet II, maître à son tour de Constantinople, faisait détruire dans l'église de Sainte-Sophie, transformée en mosquée, un superbe mausolée élevé par la piété chrétienne à un grand mort des âges précédents, c'était celui de Dandolo. Mais un Vénitien se trouvait là pour protéger le souvenir du vénérable héros. Le peintre Bellini, que le vainqueur de Byzance, supérieur en cela aux préjugés de l'islamisme, avait attiré à sa cour, obtint de lui le casque et la cuirasse de l'illustre doge,

qu'on y conservait toujours, et les rapportant dans sa patrie, en fit don à la famille de Dandolo encore subsistante.

Ceux qui connaissent l'histoire des croisades se rappellent, sans peine aussi, comment, après le siège et la prise de Zara, les vainqueurs allèrent porter leurs armes sous les murs de Constantinople, le jeune prince grec Alexis Lange étant venu implorer leur secours pour rétablir sur le trône byzantin son malheureux père, l'empereur Isaac, qu'un frère dénaturé, usurpateur de ce même trône, avait privé de la vue et retenait dans une étroite prison. Entraînée par les supplications et les magnifiques promesses d'Alexis, l'armée confédérée reprend donc la mer ; une heureuse navigation la porta jusqu'au Bosphore, mais non sans que les chefs aient encore bien des traverses à essayer en route. Nous n'en ferons pas d'autre mention, pour arriver sans retard au moment où Constantinople, dans toute sa magnificence, se déploie aux yeux émerveillés des croisés.

Ville-Hardouin, nous l'avons déjà fait entendre, est essentiellement un homme d'action. On sent, il est vrai, un cœur battre souvent sous sa cuirasse, mais il ne s'arrête guère à en détailler les mouvements, surtout quand il s'agit d'impressions se

rattachant au pittoresque des choses extérieures. Cependant, il ne peut s'empêcher ici de nous rendre celles que ressentent les rudes Occidentaux à l'aspect de cette Rome de l'Orient.

Écoutez-le :

« Or, vous pouvez penser s'ils regardèrent » Constantinople, ceux qui jamais ne l'avaient vue, » et ne pouvaient croire que si riche ville existât » dans le monde entier. Lorsqu'ils virent ces » hautes murailles et ces riches tours dont elle » était close tout à l'entour, et ces riches palais et » ces hautes églises, dont le nombre était si grand » que nul ne l'aurait pu croire s'il ne l'avait vu de » ses yeux, et le long et le large de cette ville, la » souveraine de toutes les autres, sachez qu'il » n'y eut si à qui le cœur ne frémit ; et ce ne fut » merveille, car jamais si grande affaire ne fut en- » treprise depuis que le monde est créé. »

Cette cité si grande, si forte, si peuplée eût été imprenable par les forces de beaucoup inférieures qui les menaçaient, sans la lâcheté qui d'ordinaire est l'apanage des âmes perverses. Après quelques vaines négociations tentées par l'usurpateur pour éloigner les Croisés, les combats commencent et un premier assaut est donné à la ville : du côté de la mer par les Vénitiens, du côté de la terre par les Français.

Ici nous retrouvons encore le vieux Dandolo. Ce n'est plus l'habile politique, ce n'est plus le chef d'État majestueux : c'est le plus vaillant des généraux, le plus audacieux, le plus jeune des guerriers.

Les galères vénitienes s'approchent des murs de la ville. Le doge, par ses ordres réitérés jusqu'à la violence, oblige ses compagnons à le descendre le premier sur le rivage. Ce preux de quatre-vingt-douze ans marche à leur tête ; la bannière de Saint-Marc flotte devant lui. Bientôt de triomphales acclamations retentissent : la bannière de Saint-Marc flotte sur les tours de Constantinople !

Cependant tout n'était pas fini. Les Français, moins heureux, après une lutte longue et meurtrière, n'avaient obtenu aucun résultat décisif. Mais tandis que les croisés, rentrés dans leur camp, se préparent à de nouveaux combats, le tyran pris de terreur panique, quitte furtivement la ville, et va au loin mettre sa personne en sûreté. Un changement à vue s'opère dans Constantinople : après huit années de douloureuse captivité, Isaac, aveugle et caduc, est tiré de prison et réplacé sur le trône.

Le but de l'expédition était atteint ; mais l'empereur restauré approuverait-il les promesses que son fils avait faites aux croisés ?

Le maréchal de Champagne, avec Mathieu de Montmorency et deux Vénitiens, est député vers lui pour s'en assurer. Voyons l'effet que produit sur les envoyés l'aspect de cette cour de Byzance, où tant de faste couvrirait tant de faiblesse et de

plaies incurables : ils se rendent au palais impérial, dit palais des Blaquernes :

« ... Ils trouvèrent là l'Empereur Sursac (Isaac) » si richement vêtu qu'on ne pouvait demander » homme qui le fût davantage, et l'impératrice, sa » femme, à côté de lui, qui était une très-belle » dame, sœur du roi de Hongrie. — Des autres » hommes et des autres dames de haut rang, il y » en avait tant, qu'on n'y pouvait tourner son » pied ; ces dernières, si richement parées, qu'il » était impossible de l'être plus. Et tous ceux qui » le jour précédent étaient contre lui, étaient ce » jour-là tout à sa volonté. »

Le bon maréchal ne se perd pas en digressions morales ou philosophiques ; mais que de choses renfermées dans le peu de mots malicieusement naïfs qui terminent ce passage !

Isaac, quoique épouvanté des engagements pris par le prince Alexis, ne put refuser de les ratifier ; les tenir était plus difficile. La levée des sommes énormes à payer aux croisés, et surtout la soumission stipulée de l'église d'Orient au Saint-Siège rencontraient chez les Grecs une résistance invincible. Placé entre les exigences impérieuses de ses alliés et les révoltes de son peuple, le malheureux Alexis se voit des deux côtés accuser de trahison. Un nouveau bouleversement met fin à cette situation intolérable : un autre usurpateur paraît sur la scène ; Alexis est étranglé ; Isaac, précipité encore une fois de ce trône où il vient à peine de se rasseoir, succombe à l'effroi et au désespoir. Les croisés courent aux armes ; malgré l'infériorité du nombre, ils livrent un second assaut à Constantinople. Le tyran *Murtzuphle* cherche, comme son devancier, son salut dans la fuite, et le jour de *Pasques-fleuries*, c'est-à-dire le dimanche des Rameaux 1204, la superbe métropole de l'Orient, à la grande joie, et l'on peut dire au grand étonnement des assaillants, tombe en leur pouvoir.

« Et bien en durent louer le Seigneur » nous dit le pieux maréchal, « car ils n'avaient pas entre » eux tous plus de 20,000 hommes armés, et par » l'aide de Dieu, ils venaient cependant de ré- » duire 400,000 hommes ou davantage, et en plus » forte ville qui fût au monde, et la mieux fer- » mée? »

Les chefs firent de vains efforts pour protéger les vaincus ; l'avidité féroce des vainqueurs demeurerait sourde à toutes les exhortations. Le sac fut affreux. Notre véridique narrateur en fait foi :

« Et bien témoigne Joffrois de Ville-Hardouin, » le Maréchal de Champagne, à son escient, et » pour la vérité, que depuis que le monde fut créé, » jamais il ne fut tant gagné en une ville. »

Cependant les résidences impériales sont sauvées. Tandis que Henri de Flandre, frère de Baudouin, prend possession du palais des *Blaquernes*, Boniface de Montferrat marche en personne sur le palais de *Boucoléon*. Il promet la vie sauve à ses défenseurs ; il entre, et n'y trouve, au lieu d'hommes en armes, qu'une multitude tremblante

de femmes éplorées, invoquant à genoux sa pitié. C'étaient ces mêmes dames qui, naguère si bien peux, éblouissaient les yeux de Ville-Hardouin, lors de sa récente audience à la cour de Byzance. Toutes appartenaient aux premières familles de l'empire; mais dans le nombre, il s'en présente deux, qui, par le rang et le malheur, ont, plus qu'aucune autre, le triste droit d'attirer la commiseration sur elles.

L'une est cette belle Marie de Hongrie, seconde femme de l'empereur Isaac, que le maréchal de Champagne nous a montrée assise à côté de cet infortuné prince, sur un trône pour si peu de jours restauré. Quelles vicissitudes n'a-telle pas traversées?— Venue à Constantinople pour y vivre dans tout l'éclat de la puissance suprême, elle a dû s'envelir au fond d'une retraite obscure et cachée, pendant que son époux, déchu et captif, subissait les plus barbares traitements. Arrachée à cet asile, pour régner de nouveau avec lui, elle ne l'a pas retrouvé tout entier : ce n'était plus qu'une ruine humaine. — Maintenant entraînée dans sa chute dernière, la voici veuve, sans refuge et sans défense, exposée à tous les périls et à toutes les insultes.

L'impression que tant de beauté, jointe à tant de grandeur et à tant de misères, fait sur le noble cœur du marquis de Montferrat, Ville-Hardouin ne nous le dit pas, mais la suite de l'histoire nous le dira.

L'autre, également fillé de roi, deux fois impé-
ratrice et deux fois veuve, a essuyé, plus encore que Marie de Hongrie, les caprices sanglants de la fortune : c'est Agnès de France, sœur de Philippe-Auguste.

Dès l'âge de huit ans, Agnès, enlevée à sa patrie, a été envoyée en Orient comme fiancée au fils de l'empereur Manuel Comnène. Un peu plus tard, son jeune époux, à peine revêtu de la pourpre, périt égorgé par un cruel parent. Ce n'était pas assez d'avoir à pleurer son précoce veuvage; cette impératrice enfant, sans avoir eu le temps d'essuyer ses larmes, est contrainte par la force de mettre sa main dans la main même du meurtrier, et de remonter auprès de lui sur ce trône souillé de sang. Elle devient la femme de l'odieux Andronie; mais c'est pour le voir bientôt, dépouillé d'un pouvoir acquis par le crime, expirer dans les supplices, comme le plus vil des assassins. Elle a vu tout cela, et au dénoûment de cette seconde tragédie, Agnès ne comptait pas encore quinze ans !

Depuis lors, elle a vécu à la cour d'Isaac Lange, vengeur de son premier époux, non dans un état tranquille, mais comme témoin de nouvelles catastrophes et de nouveaux forfaits. Il est difficile de rencontrer une existence plus agitée et de plus terribles aventures. Ni roman ni drame ne peuvent inventer rien de mieux.

Boniface, loyal et généreux chevalier, console les deux impératrices et toutes ces pauvres fem-

mes épouvantées qui se pressent autour de lui. Il étend sur elles sa protection, et pourvoit efficacement à leur sûreté.

Cependant, ce n'est pas tout de conquérir; que faire de la conquête ?

Les nouveaux possesseurs de Constantinople résolvent d'élever sur les ruines de l'empire grec schismatique un nouvel État, soumis au Saint-Siège, auquel ils donnent la seule forme alors comprise des Occidentaux, la forme féodale. Le chef de cette féodalité, choisi par eux parmi leurs compagnons d'armes, portera le titre d'empereur.

C'est un détail curieux de cette émouvante épopée que l'élection du premier empereur latin de Byzance. Rien de plus calme, de plus simple, et par là même de plus grand.

L'armée entière remet ses pouvoirs à douze commissaires : six d'entre eux sont Vénitiens; les six autres sont Français, appartenant à l'Eglise. Ces délégués discutent paisiblement à huit clos les divers titres des divers candidats. Au dehors, la foule attend patiemment et en silence. Si un nom s'y murmure tout bas plus qu'un autre, c'est celui de Boniface de Montferrat, le chef de la croisade, le suppléant du comte Thibaut.— Enfin, les portes s'ouvrent, les commissaires paraissent; ils proclament le nom de Baudouin.

Pas un mouvement d'opposition ne se manifeste, pas une objection ne s'élève, et Baudouin de Flandre est salué empereur de Constantinople.

On procède au couronnement du nouveau souverain; la cérémonie se fait avec une pompe et une solennité sans égale. Baudouin se rend à Sainte Sophie, escorté de tous ses compagnons de victoire, au milieu des acclamations populaires, qui l'accueillent triomphalement au passage. Mais dans le cortège, un autre attirait autant que lui les regards. On se montrait avec attendrissement Boniface de Montferrat, marchant le front serein et le sourire aux lèvres à la suite de son heureux rival.

Heureux !— le pauvre Baudouin n'était guère, et, dans tous les cas ne devait pas l'être longtemps. Boniface pouvait sourire; il pouvait voir sans regret un autre que lui revêtu de la pourpre impériale : il avait de quoi s'en consoler. Entre l'élection de Baudouin et son couronnement, le marquis de Montferrat était devenu l'époux de Marie de Hongrie.

Bientôt après, il l'emmenait dans la portion de l'empire qui lui était attribuée sous le titre de *Royaume de Thessalonique*. Le reste de cet empire conquis ou à conquérir, déchiqueté en duchés, en principautés, en seigneuries de tous genres, se partageait entre les vainqueurs. Les Vénitiens n'étaient pas les moins bien pourvus, et avaient toute raison de s'intituler, comme ils le firent dès lors, *seigneurs d'un quart de l'empire grec*. Notons, en passant, ce trait caractéristique, que, dans l'ivresse de la victoire commune, ils

n'oubliaient pas leur créance sur les croisés, et que le paiement en fut prélevé à Constantinople même, sur la part du butin de ceux-ci, sans murmure ni discussion aucune de leur part. Personne n'acquiesce ses dettes d'aussi bonne grâce que nos Français.

Quant à Ville-Hardouin, son lot était plus modeste. A son titre de maréchal de Champagne, il se contente de joindre désormais celui de maréchal de *Romanie*, sans autre privilège que de rester constamment sur la brèche pour la défense de cet empire mal assuré, dont il était l'un des plus actifs fondateurs; tantôt le protégeant par les armes, tantôt travaillant par la parole, de concert avec les autres sages de l'armée, Dandolo et le comte de Blois, à maintenir la concorde entre les Latins. Tout ce qu'il nous raconte sur ce chapitre, offre des détails de mœurs d'un grand intérêt, et qui peignent l'époque; mais une brève analyse doit renoncer à s'y arrêter.

Nous avons vu Marie de Hongrie retrouver un époux vaillant et généreux pour la protéger, un trône pour s'y asseoir; peut-être voudrait-on connaître aussi la part d'Agnès de France, dans cette distribution générale des faveurs de la fortune.

Cette part, pour être moins brillante que celle de sa compagne de malheur, qu'attendaient encore bien des épreuves cruelles, n'en fut que plus heureuse.

Parmi les seigneurs byzantins qui, dans le premier moment, s'étaient ralliés au nouvel empire,

l'un des plus considérables osa briguer la main de cette sœur du roi de France, veuve de deux Comnène. Baudouin, qui tenait de près à la princesse par alliance, et les autres barons formant le conseil de l'empereur, jugèrent cette union utile à leurs intérêts et le mariage se fit. Nous sommes autorisés à croire que ce fut du plein consentement d'Agnès, car jamais de courtois chevaliers n'eussent forcé la volonté d'une dame pour quelque raison que ce fût. Deux fois elle avait ceint la couronne, et ce souvenir lointain avait dû laisser au fond de son âme plus d'horreur que de regret. Dans une condition relativement modeste, elle trouva sans doute la paix du cœur près d'un époux qui l'aimait. On peut croire que l'affection qu'elle lui inspirait était puissante, car, au milieu du soulèvement général de ses compatriotes, qui ne tarda guère à éclater contre leurs dominateurs étrangers, Branas, — ainsi se nommait le mari d'Agnès, — demeura presque seul fidèle à ses engagements avec les Latins.

Comme à la fin d'un roman, le sort des principaux personnages dont nous a parlé Ville-Hardouin semble maintenant fixé : les uns sont morts, les autres mariés ou casés dans une position définitive. Nous approchons, il est vrai, du terme de ses *Mémoires*; mais il a encore plus d'une chose curieuse à nous dire. C'est Baudouin, ce sont les mystères de sa tragique destinée, qui vont d'abord réclamer l'attention particulière du lecteur.

APHÉLIE URBAIN.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

CATALOGUES

Nous recevons beaucoup de lettres, et sur tous les sujets; la mode inspire le plus grand nombre de nos correspondantes, mais quelques-unes, laissant de côté les tuniques et les tabliers, le jais et la soutache, s'inquiètent de leur intelligence et nous demandent quels livres pourraient composer leur bibliothèque de jeune fille ou de jeune femme; quels livres pourraient compléter ces premiers linéaments de l'instruction reçue au couvent ou dans la maison paternelle, là où tout est indiqué, mais où rien n'est complet. A plusieurs

reprises déjà, nous avons donné ces indications, toujours difficiles, puisqu'il faut contenter des intelligences et des aptitudes diverses; nous les renouvelons encore une fois pour nos nouvelles abonnées, et c'est le sincère désir de leur être utiles qui nous a amenées à entreprendre un travail aride, et qui, pour être consciencieux, demande de l'étude et de la réflexion.

Voici le résultat de nos recherches :

Livres de piété. — Le Catéchisme historique, par l'abbé Gaume. — Les quatre Évangiles, traduction de l'abbé Glaire. — Méditations sur l'Évangile, par Bossuet. — Introduction à la vie dévote, par saint François de Sales. — Règlement de vie pour une femme chrétienne, par le P. de Ravi-

gnan. — La Journée de la jeune fille chrétienne, par Madame Bourdon.

Livres d'histoire. — Mœurs des Israélites, par Fleury. — Discours sur l'histoire universelle, par Bossuet. — Histoire ancienne, par le comte de Ségur. — Histoire de France, par Gabourd. — Histoire des Croisades, par Michaud. — Histoire d'Angleterre, par le docteur Lingard. — Histoire des Ducs de Bourgogne, par Barante. — Histoire de Jeanne d'Arc, par Wallon. — Histoire de la Révolution, par Gabourd. — Mémoires de Madame de la Rochejaquelein. — Histoire de la Campagne de Russie, par le comte Philippe de Ségur. — Histoire contemporaine, par Chantrel. — Lectures historiques, par Raffy.

Voyages. — Lectures géographiques, par Raffy. — Voyage en France, par Madame Tastu. — Tristan le Voyageur, par Marchangy. — Voyage en Terre-Sainte, par Mgr. Mislin. — Voyage en Tartarie et en Chine, par l'abbé Huc. — Une promenade autour du monde, par le baron Hübnér.

Littérature. — Caractères de La Bruyère. — L'Éducation des Filles, et Télémaque, par Fénelon. — Lettres de Madame de Sévigné. — Oraisons funèbres, de Bossuet. — Fables de La Fontaine. — Fables de Florian. — Paul et Virginie, Les Études de la Nature, par Bernardin de Saint-Pierre. — Correspondance de Joseph de Maistre avec ses filles. — Œuvres de Xavier de Maistre. — Les œuvres de Madame Swetchine. — Le Journal d'Eugénie de Guérin. — Les Moines d'Occident, par le comte de Montalembert. — Pensées de Joubert. — Le Manuscrit de ma mère, publié par Lamartine.

Théâtre. — Tout le théâtre de Racine. — Le Cid, Polyucte, Horace, Cinna, Pompée, Héraclius, Rodogune, par Pierre Corneille. — Le Misanthrope, les Femmes savantes, par Molière. — Quelques œuvres dramatiques des langues étrangères : Macbeth, le roi Lear, de Shakespeare. — Guillaume Tell, de Schiller. — Les tragédies de Manzoni. — Les deux Foscari, et Marino Faliero, de lord Byron.

Romans. — Ivanhoë, les Puritains d'Écosse, Guy Mannering, l'Antiquaire, Redgauntlet, la Jolie Fille de Perth, par Walter Scot. — Les romans américains de Cooper. — Fabiola, par le cardinal Wiseman. — Les romans de Madame d'Arbouville. — Ourika, par Madame de Duras. — Corbin et d'Aubecourt, par Veuillot. — Don Quichotte. — Hélène, par Miss Edgeworth. — Geneviève, par Lamartine. — Fleurange, par Madame Craven.

Dictionnaires. — De la langue française, par Boiste; — d'Histoire et de Géographie, par Bouillet; — de la vie pratique, par Bélèze; — des Synonymes, par B. Lafaye.

Économie Domestique. — Le Livre de Cuisine, par Gouffé. — La Science du ménage, par Bélèze. — La maison rustique des Dames, par Madame Millet-Robinet.

Abonnements. — La Semaine des Familles. — Le Messager de la Semaine. — Le Correspondant. — L'Univers illustré.

RENÉE

PAR MADAME ÉTIENNE MARCEL (1).

Nous annonçons un ouvrage dû à une plume aimée de la jeunesse, et qui s'était reposée depuis trop longtemps. *Renée* est faite pour intéresser nos lectrices; ses malheurs, sa vertu, sa fierté sont racontés avec beaucoup de grâce, et analysés par une plume délicate; les paysages sévères de la Bretagne sont décrits avec amour et forment un cadre bien approprié à la charmante figure de l'héroïne. Nous recommandons vivement ce joli livre.

FEUILLES MORTES

PAR CHARLES VILLENEAU (2).

Que de sonnets depuis Boileau, sans remonter jusqu'à Ronsard ou Pétrarque! En en retraçant les *rigoureuses lois*, le poète de la raison n'a fait qu'exciter à cueillir un fruit rare, à vaincre avec péril, et à rimer quatorze vers, valant à eux seuls tout un long poème. L'idée du sonnet sans défaut en a fait éclore un grand nombre, dont aucun n'égale celui de Desbarreaux, chrétien repentant. Les plus célèbres ensuite en des genres différents, sont ceux de Voiture; de Fontenelle et d'Arvers.

Il faut finir mes jours en l'honneur d'Uranie...

Je suis, criaient jadis Apollon à Daphné...

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère...

Ils datent de trois siècles différents, et le nôtre y paraît le mieux partagé. Appelons, quoi qu'il en soit, non pas l'admiration, mais la bienveillance sur un recueil de morceaux de ce genre, extraits par l'auteur d'une publication dont l'intitulé est: *le Sonnettiste*. Non-seulement le livre est recommandable, mais c'est dans des circonstances véritablement intéressantes qu'il vient de se trouver édité. Feu Charles Villeneau, atteint depuis la guerre d'une maladie supportée avec calme et courage, n'avait que vingt-sept ans quand il a péri. Il remettait son manuscrit à l'imprimeur en novembre

(1) Chez Lecoffre, 90, rue Bonaparte, Paris. — Prix 2 francs; départ. 2 fr. 40 c.

(2) Chez Lachaud et Cie., place du Théâtre-Français, à Paris. Prix: 1 fr. 50. — Chez Cazaux, à Pau.

1874 (la saison des *Feuilles mortes*), puis le 2 décembre il succombait. Le dernier coup de lime a dû manquer, et sa veuve offre à la sympathie de nombreux amis, à celle du public aussi, un volume auquel sa piété conjugale a donné des soins. — Deux pièces que voici, prises presque au hasard, se liront avec un certain plaisir. Elles n'auraient pas besoin d'indulgence, et la mélancolie qu'elles respirent était par malheur un pressentiment!

LE MYOSOTIS.

Bijou de Dieu, ta bleuâtre corolle
Que peut emplir la moindre goutte d'eau,
Est du printemps, encore à son berceau,
Le bégaiement, la première parole.

Tu dis à l'homme, à la brise, à l'oiseau :
« Souvenez-vous, le souvenir console. »
Aussi je veux que ton touchant symbole
Soit l'ornement de mon humble tombeau.

N'y gravez pas d'inscription flatteuse...
Mais qu'une main fidèle, généreuse,
Avec amour te cultive là-bas.

A tous les miens, petite fleur que j'aime,
Tu rediras comme un autre moi-même :
« Soyez bénis, vous qui n'oubliez pas! »

OCTOBRE.

Au bord du ruisseau, le saule pleureur
Tremblotte... et frileux dit à la rosée
Qui semble une larme en ses yeux posée :
« La brise d'hiver souffle donc, ma sœur ? »

« Ce matin, mon frère, elle m'a baisée,
» Et sa froide lèvre a glacé mon cœur,
» Le pinson se tait, la fleur est brisée,
» Et la terre en deuil dit : « Adieu bonheurl »

Bourreau redouté, l'aigülon moissonne
Feuilles et rameaux, pampre qui frissonne...
Et de ces débris le sol est couvert!

La montagne prend son manteau de neige,
Le ciel s'assombrit, l'hiver nous assiège,
Et seul le cyprès reste toujours vert!

VIVIANE

PAR MADAME BOURDON.

Nous recommandons à nos lectrices ce nouveau volume d'une plume connue; *Viviane* [pourra plaire, et les récits qui l'accompagnent: — *Sœur Novice*, — *le Dedans* et *le Dehors*, etc.; ne sont pas indignes de leur sœur aînée. (1)

(1) Librairie de J. Mollie, 60, rue de Vaugirard. — Prix : 2 fr. 25, franco.



MADAME ANCELOT

Une destinée qui eut ses jours d'éclat vient de s'éteindre dans le calme d'une heureuse vieillesse. Madame Virginie Ancelot, née en 1792, à Dijon, est morte à Paris au mois d'avril 1875. Nos jeunes lectrices ignorent peut-être ce nom; les générations vont si vite, le sable de l'oubli tombe si promptement sur les renommées! seules, les exceptions, les génies subsistent, et encore? Lamartine a bien de la peine à ne pas disparaître; Béranger est démodé; madame de Girardin a vieilli; forte leçon pour ceux qui oseraient croire à un avenir littéraire, à une gloire posthume!

Madame Ancelot, après avoir cultivé la peinture et exposé de jolis tableaux de chevalet, avait abordé tous les genres de littérature, avec des qualités incontestables de grâce, d'élégance et de fine observation; elle avait eu toute sorte de succès. Un recueil de nouvelles signé du nom de M. Ancelot, mais qui était d'elle, fit beaucoup d'honneur à son mari; un de ses romans, *Gabrielle*, a eu de la réputation; un de ses drames, *Marie, ou les Trois Époques*, a fait courir tout

Paris, quoique la trame de sa pièce fût bien faible; enfin, *les Foyers éteints*, dont nous avons parlé ici même, sont un recueil d'anecdotes intéressantes sur les salons contemporains, sur les célébrités disparues; et ce titre ingénieux et mélancolique pourrait s'appliquer aujourd'hui à sa propre demeure.

Son salon était très-connu; une hospitalité aimable et spirituelle y attirait les artistes, les littérateurs; on le considérait comme un petit vestibule de l'Académie: c'est là que mademoiselle Rachel a déclamé le rôle d'*Hermione* devant Chateaubriand; le poète Jasmin y a dit ses poésies; le maître de la maison, poète aussi, auteur de *Marie de Brabant*, auteur de tragédies, y charmait par sa rondeur, son aimable simplicité, et par une gaieté constamment en verve. Nadaud y chanta ses jolies compositions; toute la littérature de notre siècle passa dans ce salon, foyer éteint, dont madame Ancelot a surveillé jusqu'à la fin la flamme bienveillante, et dont il ne reste que des cendres: quelques-uns des invités ou

habitués subsistent, hôte et hôtesse ont disparu.

Madame Ancelot a laissé une fille, madame Lachaud : elle, disait, avec autant de vérité que d'esprit :

— J'ai un gendre dont tout le monde parle, et une fille dont personne n'a jamais parlé. Charmant et doux éloge que toutes les femmes devraient mériter.

La note chrétienne a tout à fait manqué au talent de madame Ancelot ; c'était la faute de son époque, mais sous ce rapport son cœur valait mieux que ses livres, car en rappelant dans son dernier livre, que sa paisible jeunesse s'écoula au couvent des Ursulines (1) de la rue de Notre-Dame-des-Champs, elle rend à ses chères insti-

(1) Supprimées par la Révolution, ces religieuses se réunirent de nouveau dès qu'il leur fut possible, et se dévouèrent à l'éducation des jeunes filles.

tutrices le plus touchant hommage. Elle dit :

« Pauvres chères recluses, qui aviez protesté
» contre la loi qui vous forçait à être libres ! et
» qui, dès que vous le fûtes en effet, ne profitâtes
» de la liberté que pour reprendre de nouveau
» votre esclavage ! Vous vous étiez réunies volontairement pour consacrer ce qui vous restait de
» forces à prier Dieu pour les enfants à qui vous
» appreniez à l'aimer ; depuis longtemps, la dernière étincelle de votre saint foyer s'est éteinte
» sans bruit, mais les bénédictions vous ont suivies, car les jeunes cœurs que vous formiez pour
» la vie avaient reçu de vous cette espérance dans
» une vie meilleure, seule ancre du salut au milieu
» lieu des orages qui viennent assaillir de tous
» côtés notre court et dangereux voyage sur la
» terre. »

Les doux souvenirs de l'enfance auront consolé la longue vieillesse de cette femme d'esprit et de cœur.

M. B.

CONSEILS

XV

L'ÉGALITÉ

DEPUIS quatre-vingts ans, ce mot : *Égalité*, s'est vu inscrit sur les murs, sur la monnaie, sur le papier timbré même ; il est proclamé en tête de toutes les Constitutions, et pourtant, je crois qu'on pourrait assurer, sans sophisme, que jamais l'égalité ne fut plus absente des mœurs que depuis qu'elle est devenue un article de loi. En effet, déclarer, de par l'autorité supérieure, que tous sont égaux, pendant que les inégalités de fortunes subsistent toujours, n'est-ce pas verser à longs traits l'envie et les mauvais désirs dans les cœurs vulgaires et les esprits mal équilibrés qui ne voient pas au delà de leur très-étroit horizon ? Oui, certes, les hommes sont tous égaux devant leur Dieu et leur père ; ils sont égaux, en France, devant l'impassible majesté de la loi, mais cette même loi a-t-elle donc décrété l'impossible, a-t-elle voulu qu'on abaissât tous les niveaux, qu'on égalisât toutes les hauteurs, celle du génie comme celle de l'opulence, et que rien ne fût réservé, en fait de gloire, aux services des ancêtres, en fait de renommée et d'honneur, à l'éclat et au mérite personnel, en fait de luxe et de richesses du travail, à l'ordre, à l'entente de la vie ? Aucune société ne pourrait subsister sous le

niveau égalitaire ; de saints religieux, imbus de l'Évangile, ont pu l'imposer aux naïves et croyantes tribus du Paraguay ; mais les peuples, arrivés à l'âge viril, ont trop de souvenirs, trop de grands noms dans le passé, trop d'agitation, d'élévations et de revers dans le présent, pour qu'il soit possible que le niveau se maintienne. La loi agraire donnant à chaque famille son champ et sa ferme, est une illusion philosophique du dix-huitième siècle qui ne soutiendrait pas l'expérience d'une année.

Pardon de ces réflexions préliminaires, trop sérieuses peut-être pour le sujet qui nous occupe, mais ce malheureux mot : *Égalité*, les éveille tout naturellement. Elle est entrée dans bien des cœurs, cette idée dangereuse, fille de l'envie, et je ne répondrais pas que nos lectrices n'en connussent bien des exemples... *Égalité*, c'est-à-dire, haine de toute supériorité. On veut bien des inférieurs, oh ! oui ! et trop souvent, l'amour ardent de l'égalité n'empêche pas de faire sentir à cette amie pauvre et dépendante qu'on est plus riche qu'elle, à cette ouvrière, qu'on a le droit de lui parler rudement, puisqu'on la paie ! à cette domestique, qu'elle ne s'appartient pas, que ses heures, jour et nuit, sont dues à qui lui paie ses gages ;

toutes ces marques de supériorité, cette roideur, cette insolence, on se les passe très-bien : on fait attendre à sa porte le fournisseur ou l'ouvrier qui apportent une note ; cette jeune fille, qui court le cachet et qui vient donner des leçons à votre enfant, vous saurez lui faire comprendre qu'elle est en retard de dix minutes envers vous qui la payez ; vous la saluerez à peine, votre fils fumera son cigare devant elle, et votre mari ne se lèvera pas à son entrée ; avec quelle hauteur de prince, de despote, ce même mari, homme arrivé, ne parle-t-il pas à ses commis, les tenant à distance et leur imputant avec dureté les moindres erreurs de copie ou de comptabilité ? Tout cela, on se le permet, on n'est nullement choqué du manque d'égalité *en-dessous* de soi, mais *au-dessus* ! Grand Dieu ! quelles révoltes ! quelles critiques amères ! quelles jalouses fureurs contre cette beauté *supérieure*, cette intelligence *supérieure*, et surtout cette fortune et cette position sociale *supérieures*, qu'on ne peut admettre ni tolérer, car de nos jours l'inégalité en matière d'argent, choque mille fois plus que l'inégalité physique ou intellectuelle.

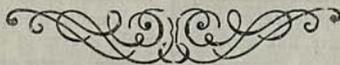
Voyez ces jeunes femmes, parentes, cousines, voisines, élevées ensemble, liées étroitement jusqu'au moment du mariage ; l'une devient la femme d'un homme obscur, négociant, employé, n'importe ; l'autre épouse un homme d'affaires qui arrive rapidement à la richesse, ou un fils de famille qui l'a trouvée toute prête dans son berceau. Adieu l'amitié entre ces deux créatures si intimement unies ! la jeune femme riche aura beau (je lui suppose une âme élevée et excellente) prodiguer les caresses et les prévenances, elle ne triomphera pas de la sombre envie que sa nouvelle position inspire. Elle a des chevaux et son amie va à pied, ou monte en *car* ou en omnibus ; elle a un hôtel, l'autre un appartement ; elle a des toilettes de madame Querteux ou de madame Roger ; l'autre taille ses robes ou les fait faire à quelque petite ouvrière, n'y a-t-il pas de quoi motiver les amères critiques de l'ex-amie : cela peut-il se supporter ? pourquoi elle ? pourquoi pas moi ?

Ceci ne se passe-t-il pas tous les jours ? N'en voit-on pas des exemples trop nombreux dans la famille ? les sœurs ne s'envient-elles pas un peu, quand leur situation n'est pas égale ? Dans la société, n'est-ce pas de cette envie secrète que naissent les médisances et les dénigrements ? Les femmes (oui les femmes beaucoup plus que les

hommes) ont une si terrible soif de luxe et d'éclat, elles ont, pour la plupart, surtout celles qui vivent dans les grandes villes, tellement oublié ces principes de médiocrité et de modestie qui rendaient leurs aïeules heureuses et sages, qu'elles ne peuvent plus supporter la frivole supériorité d'une compagne, d'une amie, d'une parente, et que la haine est parfois prête à envahir leur âme pour un bijou ou un bout de dentelle qu'elles auront vus au cou d'une de leurs rivales. On a dit autrefois : *Il faut de la dignité pour vivre noblement auprès de la puissance* ; cette dignité, faite d'un peu de désintéressement et d'humilité, elles ne l'ont pas, car trop souvent leurs paroles amères, leur raillerie acerbe rendent transparente à tous les yeux la jalousie basse qui les dévore. On la voit, on en rit, elles ne s'en doutent pas.

Le remède à ce mal, où serait-il ? tout simplement dans la religion que les jeunes femmes (j'exécute les exceptions) pratiquent si assidûment et connaissent si mal. Quelle est la vertu qui éclate dans le Christ, Roi des Rois et Seigneur des Seigneurs ? l'humilité. Quelle est la parole capitale de l'Evangile : *Aimez-vous les uns les autres*, commandement admirable qui exclut à jamais l'envie du bien d'autrui. Quelle est la promesse que le divin Maître a répétée à ses apôtres : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes*. Comment le plus beau des livres, sorti de la main des hommes, l'*Imitation*, a-t-il interprété l'Evangile : *Aimez à être compté pour rien... Mettez-vous toujours au plus bas rang...* Voilà cependant les maximes que vous rêverez, la parole sur laquelle s'appuie votre foi ; mettez-la donc en comparaison avec vos œuvres et vos pensées ! Ce besoin de briller, de dominer, cette antipathie contre toute supériorité, sont-ce des sentiments évangéliques ou païens ? Y a-t-il un autre Evangile pour les femmes de notre temps que pour celles des jours passés ? Se figure-t-on la femme forte envieuse de quelque avantage de toilette, ou la sainte duchesse de Thuringe jalousant l'impératrice d'Allemagne ? Il est certains défauts, le sentiment orgueilleux et bas de l'envie est de ce nombre, qui sont vraiment incompatibles avec le sceau du christianisme, et le monde, plus juste et plus pénétrant qu'il ne semble, les réprouve également.

M. B.



LE POLTRON

OPÉRETTE EN UN ACTE

PERSONNAGES

YVONNE, dix-huit ans.
ANNETTE, sa sœur, vingt-cinq ans.
JEAN-MARIE, ouvrier menuisier.
FRANÇOIS, frère d'Yvonne et d'Annette.
CHŒUR COMPOSÉ DE MARINS ET DE JEUNES FILLES.

Le théâtre représente l'intérieur d'une maison pauvre, mais fort propre; miroir au mur; à gauche une huche; au fond, des fenêtres desquelles on découvre ce qui se passe en mer.

SCÈNE PREMIÈRE

YVONNE seule, assise et pensive, un ouvrage de couture sur les genoux.

Toujours cette idée! Elle me suit partout; partout, je vois le même objet qui me charme et m'entraîne; j'ai beau vouloir en détourner ma pensée, ma pensée y revient, s'y complait, s'y attache; j'en oublie tout, et ne trouve plus de goût à rien; ma sœur si bonne pour moi, mon frère si indulgent et si gai, eh bien! je me sens plus à l'aise quand ils ne sont pas là! Nos belles promenades sur la grève, nos belles courses à la voile, cette pêche du goémon qui est le plus clair de nos profits, car c'est à qui des laboureurs achètera la moisson des rochers pour fumer ses champs, cette pêche du goémon qui va commencer aujourd'hui, à peine si elle me préoccupe! (*Debout.*) Quelle folie, pourtant! Est-ce qu'il ne serait pas aussi aisé de voir la mer désertier notre bord que de voir mon souhait s'accomplir?

COUPLETS

I

Et cependant, je le confesse,
J'y rêve et le jour et la nuit;
Si pour un moment il s'enfuit,
Il revient plus ardent, me tourmente et me presse!

II

Incessante et cruelle idée,
Tu m'as gâté tout mon bonheur;
Je ne sens que trouble en mon cœur;
Par quelque noir démon suis-je donc possédée!

SCÈNE II

YVONNE, JEAN-MARIE, avec ses outils à la main.

JEAN-MARIE. Bonjour, mam'zelle Yvonne!

YVONNE, sans le regarder. Bonjour!

JEAN-MARIE. Vous n'avez pas l'air tout à fait gai ce matin, mam'zelle Yvonne?

YVONNE. Eh bien! est-ce que cela vous regarde?

JEAN-MARIE. Dame! quand on aime les gens!

YVONNE. Aimer n'est pas tout; il faut plaire.

JEAN-MARIE. Plaire, justement, voilà ma pensée unique; et depuis que votre sœur Annette et votre frère François ont accueilli ma demande, je n'ai plus d'autre souci que de vous plaire, et de gagner assez d'argent pour nous mettre en ménage.

YVONNE. Je ne vous aime pas!

JEAN-MARIE. Je le sais bien; vous me l'avez dit assez; mais, peut-être, que vous m'aimerez plus tard.

YVONNE. Jamais!

JEAN-MARIE. Mais pourquoi, mon Dieu! Pourquoi?

YVONNE. Pourquoi?

JEAN-MARIE. Oui, pourquoi? Dites-le une bonne fois à cette fin qu'on le sache.

YVONNE. J'imagine que vous vous repentirez de m'avoir obligée à parler.

JEAN-MARIE. Tant pis! parlez tout de même! Pourquoi ne m'aimez-vous pas? pourquoi ne m'aimerez-vous jamais?

YVONNE. Je ne vous aimerai jamais parce que vous êtes un poltron!

JEAN-MARIE. En mer, mam'zelle, en mer seulement; écoutez donc, je suis menuisier, moi, et pas matelot.

YVONNE. Fort bien! mais moi, je suis fille et sœur de bons matelots, et je ne serai la femme que d'un bon matelot comme eux.

JEAN-MARIE. Et dire que vous n'étiez pas plus haute que ça, que j'avais déjà de l'amitié pour

vous, que je vous faisais un tas de petites bricoles avec des noyaux d'abricots; que je vous allais chercher des bouquets de ravenelle jusque sur le haut des murs, risque à me casser le cou cent fois; car enfin, je le répète, je ne suis pas poltron partout, et l'on m'a toujours vu le premier dans tout ce qu'il y a d'incendies, d'éboulements, de désastres, de tremblements sur la terre ferme.

YVONNE. Ne pas oser mettre le pied dans un bateau!

JEAN-MARIE. Mam'zelle, ce n'est pas parce que la navigation vous est antipathique qu'on serait un mauvais mari.

YVONNE. Je ne prendrai pour mari que celui qui sera capable de conduire le bateau de mon frère, d'ici au cap, par un gros temps.

DUETTINO.

JEAN-MARIE.

Mamsell', c'est de la barbarie!

YVONNE.

Un bel amoureux, par ma foi!
Qui ne peut, par amour pour moi,
Surmonter sa poltronnerie!

JEAN-MARIE.

Mamsell' quand c'est plus fort que soi?

YVONNE.

L'amour, c'est la commune loi,
De tout doit triompher dans l'âme.

JEAN-MARIE.

P'têt' bien qu' si vous étiez ma femme,
Ça changerait?

YVONNE.

Vous, changer? non!
Vous vivrez et mourrez poltron!

ENSEMBLE.

JEAN-MARIE.

Ah! j'enrage!
Mon courage,
Pourtant cent fois se fit voir.
La méchante
Me tourmente,
Et me ravit tout espoir!

YVONNE.

Il enrage!
C'est dommage.
Vraiment il ferait beau voir,
Que riante,
Et charmante,
On lui donnât de l'espoir!

YVONNE. Ne me parlez plus de ces sottises; allez-vous-en! Au fait, qu'est-ce que vous veniez faire chez nous?

JEAN-MARIE. Mam'zelle Annette m'a dit, hier,

qu'un des ais de la huche se disjoignait; je venais y voir.

YVONNE. Eh bien, voyez-y!

JEAN-MARIE, travaillant. Êtes-vous dure! L'êtes-vous!

SCÈNE III

LES MÊMES, ANNETTE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS. Petite sœur, la miche de pain et le pot de cidre; on appareille; la pêche du goémon va commencer.

ANNETTE. Je vais m'occuper de tes provisions.

FRANÇOIS, riant. Jean-Marie, si le cœur t'en dit?

JEAN-MARIE. Merci, François; ça serait avec plaisir, mais j'ai la huche à mettre en état.

YVONNE, aidant sa sœur à préparer le panier de François. Le mal de mer fait peur à monsieur!

FRANÇOIS. Tu es donc toujours comme un chat échaudé, mon pauvre Jean-Marie?

YVONNE. Au moins le chat échaudé a-t-il sa raison de craindre l'eau.

JEAN-MARIE. Tiens! où donc est ma vrille? Maladroit que je suis, je l'aurai laissée à l'atelier; je n'en fais jamais d'autres! Je cours la chercher et je reviens.

SCÈNE IV

ANNETTE, FRANÇOIS, YVONNE.

YVONNE. Sa vrille; je parie qu'elle est dans sa poche; ce qui le fait s'ensauver, c'est la crainte des quolibets de François.

ANNETTE. Tu es un peu sévère pour le gars Jean-Marie, Yvonne.

YVONNE. Je n'aime que les marins.

ANNETTE. Il y a des honnêtes gens dans tous les états.

FRANÇOIS. C'est bête aussi de trembler comme une feuille rien que pour passer un pont.

ANNETTE. Sa mère a peut-être eu un effroi.

YVONNE. Alors, qu'il s'adresse à des filles de sa sorte, et me laisse en paix.

ANNETTE. Je t'aurais vue avec plaisir lui faire un meilleur accueil.

YVONNE. Est-ce que tu me commanderais de l'aimer?

ANNETTE. Nous ne te commanderons jamais rien de ce genre, mignonne; nous voulons ton bonheur avant tout; n'est-ce pas frère?

FRANÇOIS, repassant les couteaux de pêche. Pardine!

ANNETTE. Restés orphelins tous les trois, nous déjà grands, toi toute petite, jamais nous n'avons été conduits que par une seule pensée, te voir contente. Ta gaieté, tes chansons, ton babil, c'est le délassement de nos travaux, et (appuyant) jusqu'à ces jours-ci, ça ne nous avait point fait faute.

YVONNE, les yeux baissés. Jusqu'à ces jours-ci...

ANNETTE. A ce propos, écoute; une fois ou l'autre il faut se montrer ce qu'on a dans le cœur, pas vrai? Donc, autant aujourd'hui que plus tard.

YVONNE. Vous allez encore me parler de Jean-Marie.

ANNETTE. Oui! parce que nous avons la certitude qu'avec lui tu seras heureuse comme avec nous.

YVONNE. Je vous l'ai déjà dit, il me déplaît.

ANNETTE. Quelquefois, l'on ne déplaît qu'à cause...

YVONNE, regardant sa sœur très-franchement. A cause?

FRANÇOIS. Tu la taquines.

ANNETTE, assise. Mignonne, viens ça dans mes bras comme autrefois, quand tu avais quelque poupée à demander à ta grande sœur et à ton grand frère, et dis-leur si tu n'as pas, aujourd'hui, quelque secret à leur confier.

YVONNE, confuse. Un secret!

ANNETTE. Que crains-tu?

YVONNE. Mais?...

ANNETTE. C'est un rêve de petite fille, pas vrai? un joli rêve qui préoccupe jour et nuit, qui fait perdre le goût des chansons, qui donne au frais visage un air soucieux, qui même fait oublier les baisers fraternels du matin et du soir.

YVONNE, les embrassant. Oh! est-ce vrai?

FRANÇOIS. Nous ne t'en gardons pas rancune au moins!

ANNETTE, la caressant. Parle, mignonne, parle, pour que nous t'aidions à être heureuse s'il y a moyen, ou que nous te sauvions de quelque danger s'il s'en trouve, et que nous allions, François à la pêche et moi à ma journée, l'esprit en repos.

TRIO ET ROMANCE.

YVONNE.

Quoi! vous dire cela?

ANNETTE, debout et gaiement.

Mais oui, bien vite encore!

YVONNE.

Yvonne vous implore!

FRANÇOIS.

Yvonne parlera!

ANNETTE.

Tu connais notre amour, bannis donc toute crainte.

FRANÇOIS.

Avec nous qui t'aimons, inutile est la feinte.

Il date de loin notre amour,

Il date de ton premier jour!

ROMANCE.

I

YVONNE.

Cet aveu, je ne le puis faire,

Que vous importe ce mystère?

Puisque toujours

Mes seuls amours,

Vous occuperez ma pensée.

D'une peine intime, insensée,

Qu'hélas! je maudis en secret;

Ne m'enviez point le secret.

Laissez-moi garder mon secret!

II

Quel amour me vaudrait le vôtre!

Pourrais-je trouver dans un autre,

Rare trésor,

Votre cœur d'or?

Ah! vous avez toute mon âme!

Mais je suis femme,

Et puis bien avoir un secret,

Qu'hélas! je maudis en secret!

Laissez-moi garder mon secret!

ANNETTE.

Il faut parler! au nom de notre mère,
Qui te légua, chère âme, à notre amour,
Je te l'ordonne!

FRANÇOIS.

Allons, que dans ce jour,
Entre nous cesse tout mystère!

ENSEMBLE.

YVONNE.

Cruelle rigueur!

Faut-il que mon cœur

Leur montre enfin sa peine amère?

Comment persister,

Comment résister,

Quand on parle au nom d'une mère?

ANNETTE et FRANÇOIS.

Un peu de rigueur,

Et dès lors son cœur

Dévoilera sa peine amère.

Comment persister,

Comment résister,

Quand on parle au nom d'une mère?

YVONNE. Invoquer ce souvenir! C'est la première fois que cela t'arrive, ma sœur; je me rends donc, mais il est cruel à vous d'insister; vous allez m'aimer moins; vous allez vous moquer de moi; seulement, rappelez-vous bien que je ne le voulais pas; et surtout, oh! surtout, ne riez pas! Je sais bien que c'est une folie, mais cette folie m'a fait pleurer; ce n'est pas une chose honteuse, et cependant j'en ai honte! Oh! que c'est mal à vous de me le faire dire; je ne vous le pardonnerai jamais! Quand je passais devant la boutique de M. Dubois, le bijoutier; j'avais si grande peur d'y être surprise que je tremblais tout le temps que j'y restais; je les regardais, elles sont si belles avec leurs pierres vertes! et puis je regardais si vous ne veniez point; c'était un bonheur! et c'était une fièvre! ensuite, je rentrais, et dans ma veille, dans mon sommeil, elles étaient là, toujours là, brillantes, éblouissantes, me dansant devant les

yeux. Je ne vous les demande pas au moins; vingt-cinq francs des boucles d'oreille, quand François a si grand besoin d'une vareuse pour les temps froids, et toi, Annette, d'un manteau; Dieu me garde de les désirer même! Mais j'y pense, j'y pense, j'y pense; c'est une tentation du démon; et c'est bien méchant à vous de me l'avoir fait avouer! (*Sanglotant et se sauvant à droite.*) Non! je ne vous le pardonnerai jamais!

SCÈNE V

ANNETTE, FRANÇOIS.

(*Moment de silence; ils se regardent, puis se mettent à rire de tout leur cœur, mais à bas bruit.*)

DUETTINO.

ENSEMBLE.

Chut! chut! rions tout bas!
Pauvre mignonne, il ne faut pas
Que notre rire l'effarouche!

ANNETTE.

Cet aveu, sorti de sa bouche,
Est pourtant un soulagement;
Il me tire d'un fier tourment!

FRANÇOIS.

Mais que la femme est donc bizarre!
Ma foi! c'est un composé rare
Et de folie et de raison;
Elle qui, de notre maison,
Était le soleil et la joie,
Au chagrin maintenant en proie,
Pour un bijou pleure et gémit!

ANNETTE.

Jadis, fraîche comme la rose,
Son œil s'éteint, elle pâlit!

FRANÇOIS, riant.

C'est égal, c'est égal, ça vaut mieux qu'autre chose!

ENSEMBLE.

Mais, chut! de ses hélas!
De ses soupirs, rions tout bas!

ANNETTE. Avec tout ça elle souffre!

FRANÇOIS. Sœur!

ANNETTE. Oui!

FRANÇOIS. Est-ce que?...

ANNETTE. Ça ne serait pas aisé!

FRANÇOIS. Je sais bien que vingt-cinq francs, ça fait des sous en diable!

ANNETTE. Et ta vareuse montre la corde; nous aurions tort!

FRANÇOIS. Elle redeviendrait gaie!

ANNETTE, hésitant. Oui! Elle chanterait et caquetterait comme autrefois.

FRANÇOIS. Il me semble voir de nouveau son regard brillant et son sourire joyeux!

ANNETTE. Son charmant sourire!... Ah bah! on ne peut pourtant pas se refuser toujours toutes les satisfactions de ce monde!

FRANÇOIS. Dame!

ANNETTE. On remettra des morceaux aux pièces du manteau et de la vareuse.

FRANÇOIS. On enfâtera le goémon dans le bateau.

ANNETTE. On supprimera pour un temps le café au lait du matin.

FRANÇOIS. Ça va! On le remplacera par de la bouillie de blé noir.

ANNETTE. On donnera au bijoutier tant la semaine, et quand la somme sera complète, à nous les anneaux!

FRANÇOIS. Il faudra ne lui rien dire!

ANNETTE. Au contraire, elle en jaspera; ce sera un soulagement, et elle n'aura plus crainte de les aller regarder aux vitres.

FRANÇOIS. J'ai vingt sous à la réserve.

ANNETTE. J'en ai quarante.

FRANÇOIS. Trois francs d'arrhes, cela peut s'offrir.

ANNETTE. Bonne idée!

FRANÇOIS. Je cours chez M. Dubois, et en passant je donnerai un coup d'œil sur la grève; je suis étonné de ne pas entendre le signal du départ.

SCÈNE VI

ANNETTE, seule.

AIR.

Pauvre petite, elle est là, qui soupire!
Ah! revenez, gaîté, joyeux sourire,
Comme autrefois, faites briller ses yeux;
Et que ses chants s'envolent jusqu'aux cieux!
Plus de peine, enfant, plus de larmes!
Plus de vains désirs, plus d'alarmes!
Tu vas voir combler tous tes vœux!
Puissons-nous ainsi de ta vie,
De la route par toi suivie,
Oter les buissons épineux!
Pauvre petite, elle est là, qui soupire!
Ah! revenez, gaîté, joyeux sourire,
Comme autrefois, faites briller ses yeux,
Et que ses chants s'envolent jusqu'aux cieux!

Appelant : Yvonne!

SCÈNE VII

YVONNE, ANNETTE.

YVONNE, sérieuse et calme. François est parti?

ANNETTE. Il va revenir. (*L'attirant à elle.*) On ne pleure donc plus?

YVONNE. Sœur, oublie mes paroles!

ANNETTE, sans répondre. Comme cela, elles sont vertes?

YVONNE. Annette, tu me fais du chagrin!

ANNETTE, *sans répondre.* Coquette, c'est pour faire ressortir la blancheur de ton cou.

YVONNE. J'avais espéré que tu ne m'en reparlerais pas.

ANNETTE. J'en attacherai une, François l'autre, et nous irons tous les trois nous promener sur la grève.

YVONNE, *prête à pleurer.* Certainement, je mérite que vous vous moquiez de moi, mais j'aurais cru...

ANNETTE. Nous moquer de toi! Nous amuser de ton chagrin!...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, FRANÇOIS, *un petit écrin à la main.*

FRANÇOIS. Vive le père Dubois! Il n'a voulu entendre à rien; quand je lui ai eu débité notre affaire, il a pris les trois francs, nous a inscrits sur son grand livre, et m'a fourré ça dans la main; je me débattais comme un diable; ouïche! Je vous connais pour d'honnêtes gens, m'a-t-il dit, vous paierez quand vous pourrez. Et là-dessus, bonsoir! Il m'a flanqué dans la rue! *(Il ouvre l'écrin sous les yeux d'Yvonne.)*

TRIO.

YVONNE.

Que vois-je? Ces bijoux dans tes mains, ô mon frère?

FRANÇOIS.

Et bientôt, ailleurs, je l'espère!
J'en attache une!

ANNETTE.

Et moi je veux
Attacher l'autre.

YVONNE, *se défendant faiblement.*

Oh! non, non, je vous en supplie!
Tant d'argent, c'est une folie!

ANNETTE, *la conduisant devant le miroir.*

Hein! que de feux!
Comme ça brille!
Et comme te voilà gentille!
Ne veux-tu point te regarder?

YVONNE.

J'aurais honte de les garder!

FRANÇOIS.

Pendant les heures de l'absence
Elles te parleront de nous.

YVONNE.

Je vous le demande à genoux,
Reportez-les!

FRANÇOIS.

Jamais!

ANNETTE.

Silence!

YVONNE.

Votre amour est donc triomphant;
En fut-il jamais de plus tendre?

ANNETTE.

Eh bien! toute ta vie, enfant,
Est devant toi pour nous le rendre!

ENSEMBLE.

ANNETTE ET FRANÇOIS.

Son naïf bonheur
Réjouit le cœur;
Ma foi! ce moment, quoi qu'il coûte,
N'est pas payé cher,
Et d'ailleurs la mer
Entr'ouvre sa féconde route!

YVONNE.

Quoi, plus de douleur?
Quel trouble en mon cœur!
A la fois je crois et je doute.
Qui l'eût dit, hier?
Par bonheur la mer
Entr'ouvre sa féconde route!

(Yvonne embrasse son frère et sa sœur avec effusion.)

FRANÇOIS, *avec son panier.* A tantôt, fillette!

ANNETTE. A tantôt, mignonne!

SCÈNE IX

YVONNE seule, puis JEAN-MARIE.

YVONNE, *devant la glace.* Sont-ils bons! et sont-elles jolies!

JEAN-MARIE, *allant à la huche.* Avant que j'y aie tant seulement passé deux petites heures, je vous la garantis plus solide que neuve.

YVONNE, *gaie.* Encore vous?

JEAN-MARIE. C'est pour la huche, mam'zelle. *(Designant les boucles d'oreille.)* Ah! Dieu! comme ça papillote! C'est-il beau! C'est-il beau! C'est du similor, mam'zelle?

YVONNE. Du similor? De l'or et du vrai!

JEAN-MARIE. Du vrai or?

YVONNE. Un cadeau de mon frère et de ma sœur.

JEAN-MARIE, *gros soupir.* Sont-ils heureux d'avoir le droit de vous en faire des cadeaux!

YVONNE, *moqueuse.* Jean Marie, écoutez; votre amitié me touche; je me sens tout à fait bonne, à cette heure.

JEAN MARIE, *transporté.* Oh!

YVONNE. Je veux vous donner la possibilité de devenir mon mari.

JEAN MARIE. On dirait qu'il me passe un brouillard devant les yeux!

YVONNE. Faites parler de vous, distinguez-vous, sauvez le premier navire en péril, je vous épouse!

JEAN-MARIE, *triste et retournant à la huche.* Oh! êtes-vous méchante! l'êtes-vous!

YVONNE, *vers la fenêtre.* Tiens! on n'aperçoit pas encore le bateau de mon frère!

JEAN-MARIE, *quittant la huche.* François est en mer?

YVONNE. C'est vrai; il a oublié de vous attendre.

JEAN-MARIE. Il est en mer?

YVONNE. Comme les autres.

JEAN-MARIE. Mais les autres sont restés à terre.

YVONNE. Vous dites?

JEAN-MARIE. Que la pêche est remise, que l'on craint le gros temps.

YVONNE. En effet, je ne le remarquais pas; le vent a tourné, le ciel est chargé, la mer est grise; elle ne dit rien encore, mais c'est de la colère qui couve; François aura fait comme les autres, il ne sera pas sorti. *(Après un silence.)* Si fait!

JEAN-MARIE. Comment?

YVONNE, désignant la mer, et sans effroi. Le voilà!

JEAN-MARIE. C'est pourtant vrai. Il faut qu'il ait le diable au corps! Après ça, c'est le meilleur matelot de la côte.

YVONNE, avec orgueil. Certes que c'est le meilleur matelot de la côte! Regardez, regardez comme il bondit sur le dos des vagues!

JEAN-MARIE. Ça en fait frissonner, quoi!

YVONNE. Ah! c'est beau de dominer ainsi les vents et la mer!

JEAN-MARIE. Il diminue sa voile.

YVONNE. Naturellement, puisqu'il a vent debout.

JEAN-MARIE. Il cargue.

YVONNE. Les avirons sont là; les calus aux mains ne lui font pas peur.

JEAN-MARIE. Quel petit démon vous faites!

YVONNE. Mais, mais, où donc va-t-il par là? On dirait qu'il perd la trace du chenal. Grand Dieu! Il n'est plus maître ni de la barre ni du vent, et le voilà au milieu des rochers! Je cours sur la grève!

JEAN-MARIE l'arrêtant. Vous auriez tort; vos cris parviendraient peut-être jusqu'à lui, et cela lui ferait perdre son sang-froid.

YVONNE. Je veux courir sur la grève!

JEAN-MARIE. Yvonne, au nom de votre amour pour lui!

YVONNE. Je le veux!

JEAN-MARIE. Eh bien! non! J'y vais moi-même!
(Il sort rapidement et enferme la jeune fille.)

SCÈNE X

YVONNE, seule, se ruant sur la porte.

Il m'enferme! mais c'est indigne! mais il a donc envie que je devienne folle d'inquiétude et de douleur. *(Elle court vers la fenêtre et tend ses bras au dehors.)* Frère! frère! Je ne distingue plus rien; les pleurs me remplissent les yeux!.. Ah! le voilà! mais de quel côté, mon Dieu? Là où jamais ne se hasarde

aucune embarcation! Il va échouer! Il va y périr! La barre se brise; les avirons se brisent; tout espoir lui échappe; il se met à genoux! ô Dieu, entendez-le! regardez-nous!.. Mais, pourquoi, pourquoi être sorti quand les autres restaient au port? Qu'est-ce que c'était qu'une journée perdue? — *(Avec un cri et redescendant la scène.)* — Oh! c'est moi qui le tue! C'est pour payer ces bijoux maudits qu'il a affronté la tempête! — *(Elle les ôte avec une extrême agitation et les jette sur la huche.)* — Ah! je fais le vœu de n'en plus porter de ma vie! — *(Elle retourne à la fenêtre en courant.)* — Englouti!. *(Elle s'affaisse, puis se redresse soudain.)* Ciel! un autre bateau dehors! mon frère repartait! Des cordes lui sont jetées! Il s'en saisit! Il est sauvé! Et par ce pauvre Jean-Marie!

SCÈNE XI

YVONNE, ANNETTE, FRANÇOIS,
JEAN-MARIE.

CHŒUR DE MARINS ET DE JEUNES FILLES.

(Yvonne serre son frère dans ses bras; Annette lui essuie le visage et lui fait boire un verre de vin.)

LE CHŒUR.

Honneur à ce poltron sublime!
C'est lui qui l'arrache à l'abîme!
Des flots il est victorieux!
O bonheur! ô rare courage!
Il le ramène sur la plage;
François revoit les cieux!

YVONNE, à François. Tu n'iras plus à la mer, n'est-ce pas? Jamais! jamais! Et lui, lui, le brave cœur, où est-il? Jean-Marie, embrassez-moi!

JEAN-MARIE, exaltation. Oh Dieu! oh Dieu! Nous embarquons-nous, mam'zelle?

YVONNE, souriant. Vous n'avez donc plus peur?

JEAN-MARIE. Peur? Ça m'a tenu un moment pas moins! Heureusement, le souvenir de votre douleur était dans ma pensée; alors, je m'élançais dans le premier bateau venu, j'arrive près de lui je ne sais par quel miracle, et nous voilà!

YVONNE. C'est mon vœu!

ANNETTE. Quel vœu?

YVONNE. Je te le dirai.

JEAN-MARIE. Pas celui de rester fille, mam'zelle?

YVONNE, lui tendant la main. Non!

PAUL DUBOURG.



FABIENNE ET SON PÈRE

(SUITE)

XIII

LA LETTRE.

MADAME Dallines donnait tous les huit jours un dîner d'hommes, qu'on aurait pu appeler un dîner patriotique, puisqu'on n'y parlait que de politique et qu'on criait et pérorait outre-mesure; mais ni le veau ni la salade n'y figuraient, et une certaine renommée en fait de recherches gourmandes se faisait autour de ces réceptions hebdomadaires.

Le dîner du jeudi finissait; on parlait encore, tout en buvant les vins du dessert, de ce bon curé qui avait eu l'audace d'attaquer l'*Éclaireur* en calomnie et la chance de gagner son procès; on méditait un autre bon petit scandale: une sœur d'école n'avait-elle pas, tout comme l'eût fait une mère, réprimandé et puni une petite fille désobéissante? elle l'avait mise en pénitence devant ses compagnes et l'avait privée d'une récréation. L'enfant pleurant de colère, et son digne père ému par le vin, avaient aussitôt provoqué clameur de haro contre la pauvre religieuse, coupable d'avoir cru qu'on ne pouvait pas gouverner, même une école, sans lois répressives. Le tablier retourné de l'enfant, sa mise à genoux durant cinq minutes, autant d'attentats à la dignité de la fille du prolétaire, et, dès le lendemain, l'*Éclaireur*, dans un bon article, bien grossi, bien nourri, bien gonflé de bile et de fiel, allait apprendre à ses lecteurs des cabarets ce qu'étaient au juste ces religieuses, ces servantes de Dieu et des pauvres, dont la presse cléricale vantait si volontiers, mettait si haut le dévouement et les services. On rentra au salon en causant bruyamment; Marthe servit le café, mêla son mot à l'entretien; elle non plus n'aimait pas l'austère cohorte, qui, sous tant de noms divers, se consacre à Dieu dans le ciel, aux misérables sur la terre; le sacrifice de Fabienne ne l'avait pas désarmée, loin de là; l'esprit de contradiction, inhérent à la bonne nature humaine, lui donnait une pointe d'aigreur contre ces instituts religieux dont sa pauvre belle-fille louait si volontiers l'excellence et les nobles vertus:

« Comment, dit-elle de sa voix douce, comment

s'imaginer que des créatures qui n'aiment rien, qui vivent dans leur communauté comme le rat dans son fromage, puissent sympathiser avec l'enfance? Il faut être mère pour adorer jusqu'aux défauts de son enfant. Pauvre petite, si humiliée devant ses compagnes, mise à genoux avec le bonnet d'âne sans doute... pauvre enfant! on a bien besoin de défendre cette faiblesse, cette grâce, cette enfance contre des excès de rigueur...

— Eh madame! répondit un vieil avocat en buvant son café à petits coups, je ne suis pas tout à fait de votre avis, et je reproche à tous nos instituteurs le manque d'énergie et de sévérité, ce qui nous fournit cette légion de baudets que nous connaissons tous. Savez-vous bien que notre département est un des plus noirs, dans la carte de l'instruction publique?

— Faites voter l'instruction laïque et obligatoire, et vous verrez des merveilles! » dit M. Dallines d'un ton convaincu.

L'avocat haussa un peu les épaules:

« En effet, nous verrons! mais laïques ou congréganistes, institutrices ou sœurs, un peu de Code pénal me paraîtra toujours bien placé dans une école. On peut gêner impunément les chiens, ils n'en deviennent que meilleurs; tout le contraire pour les enfants!

— Quelle horreur! s'écria Marthe. Vous me refusez le droit de gêner mon André?

— Malheureusement, chère madame, je n'ai rien à vous accorder ni à vous refuser, mais faites l'expérience et vous verrez!

— Je ne vous crois pas, oh non! mon André est si bon!

— Voulez-vous du rhum ou du cognac? »

Ce mot de M. Dallines interrompit la conversation; elle recommença sur d'autres points du salon, et puis, selon le gracieux usage moderne, les hommes s'éclipsèrent et allèrent au fumeur; Marthe demeura seule, bien libre, si elle le souhaitait, d'aller prodiguer des trésors de tendresse à son André, qui sommeillait seul dans la chambre d'enfant, la bonne dînait longuement à l'office; mais la jeune femme s'étendit, un peu lasse, dans son fauteuil, feuilleta des journaux et des revues, et finit par s'absorber dans un roman de Victor Cherbuliez, et à la poursuite d'un héros polonais, de Ladislas, elle ne pensa guère à son fils, à son bien-aimé!

M. Dallines installa ses hôtes au fumoir, et voyant qu'il n'y avait pas assez de cigares, il monta dans sa chambre pour en chercher une nouvelle caisse. Le courrier du soir était déposé sur la table; il y jeta rapidement les yeux. Trois lettres sur les élections prochaines; une grosse enveloppe renfermant un article d'une plume novice, et signé : *Un Récalcitrant*, furent parcourus rapidement; il arriva enfin à une lettre cachée sous les autres et sur laquelle il reconnut l'écriture de Fabienne.

Il l'ouvrit : elle portait à l'angle les armes de la Visitation : un cœur avec les mots : *Pax vobis*. Il leva les épaules en marmottant :

« Quelle ostentation ! allons ! voyons ce que dit cette pauvre Fabienne : »

« Mon cher père,

» Dans votre paternelle bonté, vous m'avez dit, au moment de nos adieux : — Si tu n'es pas contente, reviens ! Je suis contente : la vie religieuse satisfait les aspirations de mon esprit et de mon âme, tout me plaît dans cette sainte maison, et pourtant mes supérieures, si habiles à conduire les âmes, ne jugent pas que je sois appelée à cette vocation, objet de tous mes désirs. Je dois me soumettre à l'obéissance, mon père, et revenir vers vous. Oserai-je vous dire combien il m'en coûte, combien mon cœur se serre à la pensée de quitter ce monastère, ces mères, ces sœurs si chères, avec lesquelles je comptais demeurer aussi longtemps que Dieu me laissera sur la terre ? Mais je n'étais pas digne, sans doute, de la société de ces anges mortels. Dieu ne me veut pas là, je me soumetts, et je serai bien heureuse, mon père, de vous revoir, de vous rendre mes humbles respects, et de revoir mes frères et madame Dallines.

» J'attends votre réponse, et dès que vous m'assurerez que je puis arriver chez vous, je me mettrai en route ; la Révérende mère supérieure aura la bonté de me faire accompagner jusqu'à C...

» Je suis, mon très-cher père, avec la plus respectueuse affection,

» Votre obéissante fille,

» FABIENNE DALLINES. »

M. Dallines lut deux fois cette lettre, il la mit dans sa poche, retourna au fumoir, et ne la montra à Marthe que le lendemain matin : elle lut, et sa jolie figure devint sombre et maussade :

« Quelle tuile ! dit-elle. Elle va nous retomber sur les bras, car c'est là ce que ce pathos mystique veut dire ! elle était tout feu, toute ardeur, je la croyais en route pour son paradis, et voilà qu'elle revient s'implanter chez nous !

— Que veux-tu, chérie ? je ne puis pas éloigner ma fille de ma maison ; nous aurions le public contre nous, sans compter enfin les sentiments que ma pauvre enfant m'inspire. Tu comprends ?

— Sans doute.

— Puis, Fabienne tient peu de place ; elle

pourra même être utile dans la maison, elle aime le travail et la retraite.

— A la bonne heure ! ajouta Marthe qui crut voir que la lutte ne réussirait pas.

— Tu feras aérer et préparer la chambre de Fabienne ?

— Ah ! mon Dieu ! nouvel ennui ! j'en avais disposé pour y enfermer mes belles robes et mon pardessus de velours. Enfin !

— Que faire, petite chérie ? cette maison, appartenant à mes enfants, je ne puis pas leur en fermer la porte... »

XIV

LE RETOUR.

C'en était fait : après une année d'expérience et de postulat, Fabienne allait quitter cette maison de son choix, où elle aurait voulu vivre et mourir, et hors de laquelle pourtant ses pensées s'élançaient à la recherche de ceux qu'elle avait chéris, de ceux dont l'image la poursuivait sans cesse. Son holocauste n'avait pu être accepté, parce qu'il n'était pas absolu : l'inquiétude, l'agitation qu'elle avait emportées du monde dans le cloître, l'avaient empêchée d'asseoir sa tente dans ces lieux paisibles, sur ces sommets où Dieu seul doit régner, et ceux qui jugent en ces délicates matières, n'avaient pas trouvé que l'appel divin fût assez manifeste pour que Fabienne se consacrat à jamais par les saints vœux. Elle parcourait, le cœur déchiré, cette maison monastique, ce jardin qui semblait plus solitaire et plus recueilli que tous les jardins, cette chapelle où elle avait tant prié et tant pleuré, où, si souvent, elle avait supplié Dieu de ne pas rejeter son offrande, et le sentiment douloureux d'un adieu sans retour se mêlait aux dernières heures qu'elle dût passer sous le toit de Saint François de Sales. Ses compagnes s'associaient à son chagrin ; elles avaient compris ses combats, elles comprenaient aussi sa peine ; l'avenir assuré qui sombrait sous ses pieds, le rivage tranquille qu'il fallait quitter pour la mer en tourmente, elles le lui disaient en l'assurant que toujours on prierait pour elle ; les novices lui donnaient des images et des médailles, on convenait de prier en union à certains jours, mais ces témoignages affectueux laissaient Fabienne plus désolée.

« Sainte volonté de Dieu ! lui répétait la mère Marie-Aimée ; si vous ne cherchez qu'elle, ma fille, soyez donc satisfaite ! Elle ne vous veut pas ici, dans cette citadelle où l'ennemi n'arrive pas, elle vous veut en plaine, au milieu des combattants ! c'est là que vous ferez le bien, que vous souffrirez, que vous agirez !

— Ma Mère, dit Fabienne avec découragement, je ne compte pas sur moi... »

— Je le pense bien! mais Dieu, vous le comptez pour rien?

— Il n'a pas voulu de moi ici; il ne m'a pas accordé la grâce que j'ai tant sollicitée, celle de la vocation entière, sans regard ni retour vers le passé!

— C'est qu'il a besoin de vous ailleurs. Préparez votre âme.

— Hélas! à quoi?

— A la croix; elle est dressée partout, dit l'*Imitation*, et de la croix découlera le bien. Vous en ferez, je l'espère, autour de vous, à tous les vôtres.

— Je me sens si faible, si impuissante.

— Certainement, vous êtes tout cela, mais Dieu agit dans notre infirmité; tenez-vous souple et docile sous sa main.

— Et il faut vous quitter, quitter cette maison qui m'était si chère.

— Mon enfant, c'est un sacrifice qui nous est pénible comme à vous, mais nous resterons unies par l'âme... et puis, tous ces longs temps de la terre sont si courts!

Fabienne quitta ainsi cette patrie adoptive, en versant beaucoup de larmes et, par un soir d'hiver, plein de brume et de mélancolie, elle rentra à C... Personne ne l'attendait à la gare; personne ne l'attendait au logis; son père avait dû s'absenter, et avait laissé pour elle un mot amical, mais bref; Marthe dînait chez M. Martian en nombreuse compagnie; des domestiques nouveaux reçurent la fille de la maison, et l'introduisirent dans le logis si bien connu comme une étrangère et comme une orpheline. Elle eut peine à retenir ses larmes, et pendant qu'on montait son léger bagage, elle s'assit dans la salle à manger, où son souper était préparé. Ses yeux errèrent longtemps sur ces lambris, ces meubles qui éveillaient tant de souvenirs, vieux amis familiers et chers; ils sortaient, les souvenirs, comme une légion de sylphes, des recoins obscurs; ils lui disaient:

« Où est ta mère? elle t'aurait attendue et reçue, elle! oh! comme ses bras eussent été ouverts et tendus au devant de toi! Où est-elle? tu ne la verras jamais plus ici, auprès de cette table à ouvrage, auprès de cette fenêtré; tout est fini; son portrait même a disparu... une autre tient sa place.

— Mon Dieu! vous le voulez ainsi! dit la pauvre Fabienne en répondant tout haut à ses pensées intérieures. Vous le voulez, bénissez donc mon retour dans cette maison, bénissez tous ceux qui demeurent sous ce toit. »

Une servante rentrait et voulut lui servir son repas; Fabienne accablée de lassitude, mangea à peine et monta chez elle. Ce chez elle, ce *at home*, cette cellule qui lui était chère, avait bien subi quelques transformations. La main de Marthe avait passé par là; elle avait enlevé quelques beaux meubles; dépouillé le mur de deux jolis tableaux représentant des fleurs et des fruits, ôté aux fenêtres de lourds rideaux d'une soie ancienne qu'une

vulgaire mousseline remplaçait, mais le portrait, le précieux portrait était demeuré là où Fabienne l'avait placé, — sur la cheminée, au-dessus du crucifix, — et l'image maternelle et l'image divine bénirent le retour de la jeune fille, et la consolèrent de la solitude et de l'abandon.

Le lendemain, Marthe accueillit Fabienne avec la même froideur, les mêmes airs dégagés que si elle l'avait quittée la veille; M. Dallines revint le soir; il embrassa sa fille avec amitié, et lui dit d'un air gouailleur:

— Je te félicite de n'avoir pas su te faire parmi ces Visitandines dont Gresset s'est si bien moqué; cela fait honneur à ton bon goût.

— Je vous assure, mon père, que j'aurais bien voulu ne jamais les quitter!

— Allons donc!

— Vous vous plaisez là-dedans! c'est incroyable! s'écria Marthe. Il me semble que si vous aviez voulu rester au couvent, les religieuses n'auraient pas mieux demandé, car enfin une dot est toujours bonne à palper.

— C'est une erreur: nos Mères préfèrent une bonne vocation à la plus grosse dot. »

M. Dallines haussa les épaules d'un air incrédule, sa femme sourit de pitié, et la conversation finit là. Fabienne était donc rentrée dans sa famille, mais elle s'aperçut bientôt que sa situation n'y était plus la même. Toute l'autorité avait passé dans les mains de Marthe, et Fabienne se trouvait avoir, dans la maison de son père, le rôle le plus nul et le plus effacé. M. Dallines, de plus en plus lancé dans la politique et dans les affaires, ne s'occupait pas de sa fille, et réservait à sa femme et à son petit André tous ses témoignages de tendresse; on recevait beaucoup de monde dans la maison, mais tous les visages amis, les noms connus, la société ancienne avaient disparu, et ces nouveaux venus regardaient d'abord Fabienne avec une curiosité maligne; plus d'une fois, elle surprit le mot: *la religieuse défroquée*, sur les lèvres des amis de Marthe; puis, on s'accoutuma à la voir, tranquille, silencieuse, humble, et l'on ne pensa plus à elle: la solitude et le silence l'environnèrent comme un rempart et elle s'y sentit bien isolée de ceux qui parlaient si haut et tenaient tant de place.

Sa petite fortune, livrée entre les mains de son père, y demeura; M. Dallines, cédant aux suggestions de sa femme, la garda sans plus de scrupule que Fabienne n'y opposa de résistance, et elle n'eut d'autre revenu que celui de la dot modeste qu'elle avait gardée pour le couvent. Pauvre, dépouillée, seule, elle se fit une existence conforme, non pas peut-être aux premières aspirations de sa jeunesse, mais à ses goûts actuels: la prière y tenait sa large part, et le travail remplissait les heures, les longues heures qui ne se passaient pas à l'église. Elle voulut se rendre utile et elle offrit sa diligente aiguille à sa belle-mère, qui en usa largement et pendant que Fabienne me-

taient en bon ordre le linge et les vêtements, le petit André, chancelant sur ses jambes faibles encore, venait la chercher et s'asseyait à ses pieds; Marthe préférait parler de son enfant que s'en occuper; il restait, pendant bien des heures, pendant que sa mère faisait ou recevait des visites, livré aux domestiques qui s'en débarrassaient sur Fabienne; on lui disait :

« Va trouver ta sœur. »

Et le petit courait par instinct vers celle qui le recevait toujours avec un bon sourire.

La présence de ce petit enfant, ses caresses, le plaisir évident qu'il éprouvait auprès de sa grande sœur, devinrent un aliment pour le cœur isolé de Fabienne; c'était une joie que d'entendre ces petits pas pressés qui la cherchaient, cette jolie voix qui l'appelait, ce beau regard qui brillait à sa vue, la tirait de ses mélancoliques pensées; mais pourtant, elle ne jouissait de ce plaisir qu'avec une crainte délicate : elle ne voulait pas usurper les droits maternels, si peu réclamés pourtant, et elle craignait d'éveiller une susceptibilité jalouse; Marthe, qui voulait bien qu'on s'occupât de son enfant, n'aurait pas souffert cependant que l'enfant aimât ailleurs, quelque juste raison qu'il eût d'aimer, et ce sentiment inique, Fabienne le présentait et le redoutait.

Elle trouvait dans quelques bonnes œuvres une autre source de joie, suave et sévère à la fois, car s'il est infiniment doux de sécher les larmes d'autrui, l'impuissance de la charité en présence des multiples misères humaines n'en oppresse pas moins le cœur. On console un malheureux, mais que d'autres gémissent sur la surface de la terre! on porte un frais breuvage à des lèvres altérées, mais que d'autres qui meurent de soif et de langueur! Cependant, il y a dans l'exercice de la charité un plaisir intime et profond dont Fabienne goûta d'autant mieux le charme que, pauvre elle-même, elle se privait pour donner. Son amie Elise, versée depuis longtemps dans la science des pauvres, était son guide et sa compagne; elle connaissait les bons endroits, les vraies misères, cachées et silencieuses, et c'était vers des demeures inconnues aux bureaux de bienfaisance qu'elle conduisait Fabienne.

Un matin, au sortir de la première messe à laquelle elles étaient l'une et l'autre fidèles, elle lui dit :

« Voulez-vous venir voir un pauvre malade? »

— Volontiers.

— Je vous conduis chez un vieillard qui vit tout à fait seul et qui est, je crois, en assez mauvaises dispositions.

— Est-il fort malade?

— Oui, à toute extrémité. »

Elles traversèrent une grande partie de la ville et arrivèrent devant une petite boutique basse, occupée par un papetier.

« M. Vanley? dit Élise à la marchande.

— Prenez l'escalier, madame, c'est au second. »

Elles arrivèrent par un étroit et sombre escalier, dans une misérable antichambre; personne ne vint au-devant d'elles, mais des plaintes, des gémissements faibles et douloureux arrivaient jusqu'à leurs oreilles.

Elles poussèrent une porte et se trouvèrent en présence du pauvre malade qui, couché dans un lit en désordre, disait d'une voix haletante :

« Un peu de boire, s'il vous plaît... où sont-ils donc allés... je suis seul... »

Élise courut à la cheminée et, dans les cendres presque froides, elle trouva un pot qui renfermait une tisane peu attrayante, elle la goûta, la suça et vint l'apporter au malade qui but avidement et retomba sur son oreiller. Il regardait d'un air surpris ses charitables visiteuses.

« Où sont les autres?... dit-il enfin d'une voix étouffée... Léon?... César?... Ils ont passé la nuit ici à boire... et maintenant, ils me laissent seuls... »

— Ne vous inquiétez pas! dit Élise à tout hasard; M. César et M. Léon vont revenir; ils sont allés se reposer un peu... nous resterons pour vous soigner... »

Le malade les regarda et parut réfléchir; Elise et Fabienne le regardaient aussi. Élise, qui avait l'expérience des maux qui frappent les pauvres humains, devinait la visite prochaine de la mort dans ces yeux pâlis, ce masque étiré, cette attitude inquiète, et Fabienne, qui avait beaucoup souffert elle-même, lisait une préoccupation anxieuse dans le regard fixe du moribond. Il semblait qu'attiré au bord d'un abîme, il en contemplât le fond avec horreur.

« Je ne vous connais pas, madame, dit-il enfin, mais si vous voulez rester et me délivrer de Léon et de César, vous me rendrez un fier service. Ils sont toujours là, ils ne me soignent pas, mais ils chassent de la maison ceux qui voudraient me voir, et ils ne veulent pas que je les appelle... »

— Qui donc voudriez-vous voir? lui demanda Fabienne. »

Il ne répondit pas; ses yeux s'égarèrent :

« Ils vont revenir! dit-il avec une expression d'effroi: ils sont allés boire l'absinthe, puis, ils reviendront et ils le chasseront encore... je l'ai bien entendu hier... Nous n'avons pas besoin de vous pour crever, disaient-ils... Ah! les misérables... un ami mourant supplie et ils se moquent de lui... éloignez-les... faites-le venir.

— Gardez-le un moment! dit Élise à Fabienne, j'ai compris, je cours... »

Elle sortit; Fabienne resta seule avec le moribond qui balbutiait des mots entrecoupés, toujours les mêmes, qui repoussaient César et Léon, et appelaient avec supplication un inconnu qu'on éloignait... Au bout de dix minutes, la porte s'ouvrit : un prêtre entra avec Élise, le mourant tendit ses faibles bras vers le serviteur de Dieu, et les deux dames les laissèrent seuls.

« Vous aviez compris? demanda Fabienne.

— J'étais un peu avertie; on m'avait dit que ce

pauvre M. Vanley, sans entours et sans famille, était gardé, presque à vue, par deux mauvais sujets, qui éloignaient le prêtre et les visites charitables. Fort heureusement ils n'ont pas résisté à l'appel de l'absinthe.

— Dieu en soit béni ! il va se confesser.

— Si César et Léon lui en laissent le temps. Écoutez ! »

Des pas bruyants retentissaient dans l'escalier et la porte, vivement poussée, laissa voir deux garçons de vingt-cinq ans, figures enluminées et hardies, qui parurent stupéfaites à la vue des deux dames. Le plus grand, c'était Léon, alla droit à la chambre du mourant :

« Pardon ! dit Élise en barrant le passage ; vous ne pouvez pas entrer maintenant.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? de quoi vous mêlez-vous ? Nous sommes ici chez nous, puisque nous sommes chez notre camarade !

— C'est possible, mais votre camarade accomplit une action que vous vouliez l'empêcher de faire, attendez !

— Le capon se confesse ! et ce sont ces bigotes-là qui ont amené le curé ? s'écria César, pourpre de fureur.

— Jette la porte par terre, Léon !

Léon ne dut pas se donner cette peine : la porte s'ouvrit, le prêtre parut sur le seuil, et montrant de la main Vanley :

« Votre ami se meurt ! dit-il ; respectez la mort, si vous ne respectez pas autre chose. »

Il sortit tranquillement ; les dames restèrent en dépit des regards furibonds de Léon et de César ; elles restèrent pour soulager l'agonie du pauvre Vanley, pour appuyer sa tête sur le chevet, pour lui dire un dernier mot d'espérance, pendant que les deux brutes qui l'avaient mal gardé, juraient et répétaient :

« Il s'est confessé ! »

Vanley ne survécut pas une demi-heure à cette scène ; il mourut en répétant, après Fabienne :

« Miséricorde, mon Dieu ! »

« Savez-vous, chère amie, dit Élise à Fabienne lorsqu'elles furent dans la rue, quel était la profession de M. Vanley ?

— Non.

— Eh bien, il était prote du journal *l'Éclair*, et ces deux aimables messieurs sont deux typographes du journal de M. Dallines. »

La mort du pauvre Vanley, si obscur durant sa vie, eut du retentissement ; Léon ni César ne parlèrent de la visite du prêtre, le marchand papetier se tut par poltronnerie, et *l'Éclair* publia l'entre-filet suivant :

« M. Benjamin Vanley, depuis vingt-cinq ans » prote en l'imprimerie de M. Michel, imprimeur

» de *l'Éclair*, vient de mourir à l'âge de » soixante-huit ans. Il a professé jusqu'à sa dernière » heure les principes libéraux qui avaient honoré » sa carrière.

» Ses funérailles auront lieu le mardi, 17 août » 18. ; le cortège se rendra directement de la » maison mortuaire au cimetière.

» Nous espérons que nos amis se feront un » devoir d'accompagner jusqu'à sa dernière de- » meure, ce bon citoyen, ce courageux prolé- » taire. L'assemblée rue... n° ... »

Le lendemain, Fabienne qui n'avait pas lu *l'Éclair*, qui n'avait pas vu Élise, qui ignorait la protestation indignée que le confesseur de Vanley avait publiée dans un autre journal, Fabienne fut surprise par une grande rumeur et le bruit de pas nombreux qui troublaient le calme ordinaire de la rue. Elle leva les yeux, et ce qu'elle vit attira tellement son attention, qu'elle n'entendit pas les cris du petit André qui la tirait par sa robe et voulait voir aussi ce que l'on faisait dans la rue. Voici ce que vit Fabienne :

Une foule innombrable garnissait les trottoirs, accourue de toutes les ruelles voisines, elle regardait défilér un très-nombreux cortège. Un cercueil sans prêtre, sans croix, couvert d'un drap noir sans insigne, était porté sur les épaules de six ouvriers typographes, et Fabienne reconnut dans le groupe, Léon et César, plus rouges et plus animés que la veille ; une file d'hommes, un bouquet d'immortelles à la boutonnière, défilait derrière la bière ; à leur tête, bélier conducteur de cet ignare troupeau, marchait M. Dallines... il était dans son rôle ; chef des opinions avancées en politique, *leader* de l'impiété, coryphée de l'aveugle multitude ; prêt à haranguer, à pérorer les pieds sur une tombe, à s'en servir comme d'un piédestal, flatteur des passions populaires, et cherchant, dans ce grand scandale ce qu'il cherchait en tout et toujours, son propre intérêt, son propre avancement. Pendant qu'il marchait derrière son mort, le chapeau sur la tête, il pensait au siège de député, qui pourrait surgir du sein de ce bouillonnement populaire, à l'auréole qu'il pourrait tirer des passions de l'aveugle multitude. Il passa devant sa propre maison, le maintien plus roide, l'air plus résolu que jamais : il n'entendit pas le cri de douleur de Fabienne, qui, après avoir vu son père dans ce rôle de grand pontife de la libre pensée, venait de reconnaître, derrière lui, Raymond, revenu en vacances la veille, et qui faisait, au milieu d'un enterrement civil, son premier pas dans le monde.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

L'ÉTOILE FILANTE

(SUITE).

Il avait envoyé Lionel dans les environs d'Amagny pour y faire le recouvrement de méchantes petites créances, qu'un débiteur malheureux lui avait données en paiement, disait-il. Le jeune homme ne tarda pas à s'apercevoir qu'il perdrait son temps, et ne parviendrait point à faire rentrer ces fonds ; il l'écrivit au marquis ; mais ce père obstiné n'entendit pas de cette oreille, il exhorta son héritier à prendre patience, lui rappela que tout vient à point à qui sait attendre, l'engagea à chercher quelques distractions, lui fit observer qu'il avait du talent pour la peinture, qu'il se trouvait dans un département pittoresque et que, faute de mieux, il pouvait employer ses heures de loisir à dessiner des vues pour ses petites sœurs, qui accepteraient avec grand plaisir ce souvenir d'amitié. Puis, dans un *post-scriptum*, M. de Thise conseilla à cet exilé de faire visite aux principales familles du voisinage, et promit de lui envoyer des lettres pour quelques grands propriétaires.

Les lettres arrivèrent en effet, et, le jour même qu'il les reçut, Lionel en porta deux à leur adresse ; mais il joua de guignon, les personnes qu'il allait voir étaient en voyage ; cela le découragea un peu ; il jeta les lettres dans un tiroir, les y oublia, et se mit à faire les paysages que ses sœurs lui demandaient.

Une après-midi, il était allé s'asseoir au bord d'une rivière, pour dessiner les ruines d'un château fort. Le soleil était voilé, le temps lourd et bas, et l'on voyait s'élever des nuages de poussière. Entre la berge et la cime de la montagne où était situé le vieux donjon, s'étendaient des clos de vignes dont les fruits s'empourpraient. Des volées de grives allaient s'abattre sur les ceps avec de petits cris de plaisir. Il n'y avait pas d'autres bruits ; le martinet rasait le flot en silence du bout de son aile, et, seul acteur de cette scène paisible, un villageois profondément recueilli pêchait à la ligne. Lionel eût fini peut-être par se lasser de ce grand calme et de cette solitude, mais on ne lui en laissa pas le temps ; bientôt des voix confuses, un gai babil, des rires discrets couvrirent le chant des oiseaux. M. de Thise leva la tête, et vit venir d'amont trois barques pavoisées de châles, d'écharpes, de mantilles, et contenant tout une élégante société de jeunes femmes en fraîches toi-

lettes, des aïeules richement parées, de beaux enfants et quelques hommes vêtus avec une recherche que la circonstance ne comportait pas peut-être. Sur le chemin de halage des valets sans livrée conduisaient une voiture à vide et des chevaux de selle. Plus loin, un grand chien fauve quêtait dans les roseaux.

Depuis que Lionel habitait ce pays, il avait fait de longues excursions, et visité presque tous les hameaux du voisinage ; mais, dans ses promenades, il n'avait rencontré que de rustiques campagnardes, et ces femmes élégantes, en frais atours, lui faisaient plaisir à voir.

La première barque avait pour pilote une belle jeune fille blonde aux yeux noirs. Appuyée sur l'aviron, dans une pose charmante bien qu'un peu étudiée, elle se laissait aller à la dérive. Sa toilette était moins légère et plus dépourvue d'ornements que celles de ses compagnes. Sur une robe de drap noir démesurément longue, elle avait jeté comme au hasard une mantille écossaise de couleurs voyantes. Sa tête était nue, et sa coiffure, d'une simplicité de bon goût, rappelait celle des jeunes Athéniennes. Dans son rôle de batelière, elle déployait beaucoup de grâce et ne montrait nulle fatigue. Elle examinait les hautes herbes de la rive où le chien allait et venait en silence ; mais quand elle vit les yeux de notre marin arrêtés sur elle, sa lèvre se plissa, et elle détourna la tête par un mouvement de fierté qui fit sourire le jeune homme.

— Voilà, pensa-t-il, ce qui s'appelle regarder les gens par-dessus l'épaule. Cette demoiselle doit être la fille de M. le maire pour le moins ou celle du juge de paix de l'endroit. Elle a du monde ; on le devine... du goût aussi, les couleurs de son plaid sont parfaitement assorties, et l'on dirait qu'elle a copié la coiffure de quelque belle statue antique.

Cependant la jeune fille, qui ne perdait pas de vue le chien fauve, jeta tout à coup son aviron et prit un fusil au fond de la barque. Au même instant, un oiseau au long bec, au plumage d'un joli gris cendré mêlé de taches blanches, sortit des joncs avec un petit cri de frayeur, s'envola en battant des ailes, et retomba soudain comme s'il eût été foudroyé. La belle batelière venait de le tirer au vol avec une adresse surprenante. Lorsque le

chien lui eut rapporté le gibier, la jeune fille remit le fusil à sa place, et se tourna vers les autres barques en agitant d'un air de triomphe ce petit cadavre d'oiseau tout ensanglanté.

— C'est un bécasseau *Parra ochropus*, dit-elle d'une voix sonore et harmonieuse. Bien que les oiseaux de rivage soient presque tous de fort mauvais chantres, celui-ci a un sifflet doux et agréable. Sa chair est délicate; certaines gens la préfèrent à celle de la bécassine.

Les barques passèrent, le bruit des rires et des avirons devint moins distinct, les ombrelles, les manteaux, les voiles flottants ne formèrent plus qu'un mélange confus de couleurs bigarrées, et Lionel, qui était resté longtemps immobile, occupé à regarder les batelets, le sillage, le plaid écossais et la jolie main qui lissait le pelage soyeux du chien fauve, Lionel, dis-je, se leva et ferma son album.

— Je voudrais savoir qui est cette jeune fille, pensait-il; je n'ai jamais vu une petite personne plus charmante et plus originale.

Quand les martinets volent au ras de l'eau, c'est signe de pluie. Ce jour-là, ils trempaient dans la rivière le fin bout de leur aile; aussi de gros nuages noirs accouraient du fond de l'horizon. Le jeune homme se dit qu'il ferait bien de regagner son gîte; mais, au lieu de prendre le grand chemin, il s'en fut par les bois; rien ne pressait; malheureusement il eut la mauvaise chance de s'égarer et cela le retarda beaucoup. Après bien des allées et venues, il arriva dans un terrain en friche couvert de bruyères. Du côté du Midi, cette lande allait en pente douce jusqu'à la route, et au nord elle conduisait, par une inclinaison plus sensible, sur la lisière d'une prairie enclose d'un mur de moellons. Lionel se disposait à descendre sur la route, lorsqu'il entendit claquer un fouet et galoper des chevaux. Il se détourna et aperçut la voiture, le chien fauve, et les chevaux de selle qu'il avait laissés sur le chemin de halage.

Les enfants et la plupart des dames avaient pris place dans la voiture; les messieurs et deux ou trois jeunes femmes étaient à cheval. A leur tête galopait la jolie batelière; elle s'était débarrassée de son plaid, et elle avait posé sur ses boucles blondes un chapeau à longues plumes comme en portaient les héroïnes de la Fronde. En voyant M. de Thise, elle parut étonnée, et les cavaliers qui l'escortaient dirent quelques mots qui la firent sourire.

Ce sourire impatiente Lionel et, pour montrer qu'il n'était pas venu là à dessein, il tourna le dos à la route et se dirigea vers la prairie; il avait remarqué à l'angle du mur une porte qui n'était ni fermée ni ouverte, seulement entrebâillée. Mais voilà que ces gens à cheval qu'il voulait fuir, se mirent aussi à graver la brande, tandis que la voiture suivait paisiblement la grande route.

Lorsque la jeune fille qui avait pris la tête

s'approcha du clos, M. de Thise ouvrit la porte et se rangea pour laisser le passage libre; mais elle ne sembla point s'apercevoir de cet acte de politesse; elle rassembla son cheval et franchit le mur. Bon gré mal gré les hommes qui l'accompagnaient sautèrent aussi; mais les dames ne crurent pas devoir suivre un aussi dangereux exemple. Quand tout ce beau monde eut disparu, Lionel hésita un instant, puis à son tour il entra dans la prairie.

— Bah! se dit-il, tout chemin conduit à Rome.

Le chemin faisait la fourche au bout des prés; fallait-il prendre à droite ou à gauche? Le jeune marin prit à gauche et se trouva bientôt à l'orée d'un bois plus étendu que le premier. Comme il s'était trop avancé pour revenir sur ses pas, il s'engagea sous la hêtrée, et marcha longtemps. Le vent soufflait, les feuilles déjà jaunies s'entrechoquaient avec un bruit de parchemins froissés, et il tombait une pluie fine et menue, qui ne tarda pas à se transformer en une violente averse. Lionel était vêtu à la légère, force lui fut de chercher un abri. Après avoir erré encore pendant quelques minutes sous le couvert sombre, il aperçut au milieu d'une clairière une maisonnette sur le toit brun de laquelle tournait et virait un petit chasseur en tôle qui couchait le vent en joue. Le logis était habité, car une fumée épaisse montait autour de la girouette et, rabattue par le vent, allait flotter et se perdre sur les arbres du bois comme un navire désemparé échoue contre les brisants: cette demeure, qui avait basse cour, fuie, jardin, et qui devait appartenir à un garde-forestier, datait de bien loin. Les murs en étaient noirs, épais, moussus; des armoiries étaient sculptées, non-seulement au-dessus de la porte, mais encore au milieu d'une énorme pierre creusée qui servait d'auges aux pigeons, et sur un regard de fontaine qui se trouvait au bout de la clairière. La porte du logis était ouverte et dans la première pièce, qui servait d'antichambre, de cuisine et de salle à manger, deux femmes vachaient aux soins du ménage. L'une, âgée déjà, ravaudait du linge auprès de lâtre où brûlait un feu d'épines; l'autre, toute jeune, essayait la vaiselle et la rangeait sur une étagère massive en chêne noirci. Comme le manteau de la cheminée s'avancait presque jusqu'au milieu de la pièce, Lionel ne vit d'abord que la jeune fille et ce fut à elle qu'il s'adressa.

« Mon enfant, lui dit-il, je viens d'être surpris par la pluie, dans ce bois dont je ne connais pas l'étendue, voulez-vous me permettre de m'abriter ici jusqu'à ce que le temps se soit rasséréiné? » La petite ménagère s'inclina sans répondre, et gracieusement, mais avec quelque froid, elle lui fit signe de s'asseoir.

M. de Thise vit alors la femme qui ravaudait auprès du foyer.

« Ma bonne mère, lui dit-il, j'espère bien que ma présence ne vous gênera point.

— Je l'espère aussi, répondit-elle sans lever les yeux. »

L'orage redoublait de violence; il pleuvait à seaux, un vent furieux tordait la cime des arbres; on fut obligé de fermer la porte; alors il fit très-sombre dans cette chambre, qui ressemblait un peu à l'antré de la sibylle. Une pie sautillait de çà et de là, en balbutiant d'une voix rauque des mots incohérents; un écureuil apprivoisé s'était juché sur le ciel de lit, et rongea gravement une noix; une linotte prisonnière chantait dans sa cage et, sur la table, sur le bahut, sur de rustiques trépieds, partout enfin on voyait des animaux empaillés. Au milieu de tout cela, la jeune fille trottnait d'un pas agile. C'était une petite personne fort adroite et de manières avenantes. Elle n'était pas jolie, elle avait des traits irréguliers, des cheveux d'un blond trop ardent, des yeux d'un bleu trop... parlons sans détour, ses yeux étaient verts. Cependant on ne pouvait dire qu'elle fût laide. En tout cas, c'eût été une laide fort piquante. Elle était du reste mignonne, fraîche et svelte.

M. de Thise aimait à la voir aller et venir, si légère que son petit pied posait à peine sur les dalles. Elle avait une robe de laine grise, d'une étoffe épaisse et rude, qui rappelait à ce marin, inexpérimenté en toilette, les anciens vêtements de bure des paysannes. Pour être plus à l'aise, elle avait relevé sa jupe et ceint sa taille mince d'un tablier de toile blanche. Comme elle ne disait mot, Lionel essaya d'entrer en conversation avec la ravaudeuse, encore que celle-ci eût un air assez rébarbatif.

« Cette maison est bien isolée, lui dit-il. Durant l'hiver, il doit être triste de vivre ainsi au milieu des bois.

— Ça dépend des goûts; chacun voit au travers de ses lunettes, répliqua la paysanne d'une voix brève.

— La forêt est sans doute un bien domanial? dit encore le jeune homme. »

La vieille le regarda de travers.

« Dominical? fit-elle, je ne pense pas, je ne l'ai jamais entendu dire.

— La forêt appartient à M. d'Amagny, murmura la jeune fille d'un ton doux et froid.

— Et votre père, mon enfant, est au service du baron? »

Elle sourit.

« Le garde forestier, dit-elle, est en effet aux gages de M. d'Amagny. »

En ce moment, on entendit le bruit d'une voiture. Sans s'approcher de la fenêtre, auprès de laquelle Lionel était assis, la jeune fille jeta sur le chemin un regard rapide, et fit un signe à la paysanne, qui se leva et vint lui parler à l'oreille; non pas comme une mère parle à sa fille, mais avec beaucoup de déférence.

Le jeune homme, que ces cachotteries impatientaient, se leva aussi.

« Je crains d'être importun, dit-il, et la pluie

peut tomber ainsi jusqu'à la nuit; il vaut donc mieux que je m'en aille. Je vous remercie, mesdames, de votre bonne hospitalité. La petite personne tourna vers lui ses yeux, qui, malgré leur nuance bizarre, étaient fort beaux, surtout dans la pénombre où ils changeaient de teinte et brillaient comme deux saphirs.

— Vous ne pouvez sortir à présent, monsieur, lui dit-elle; attendez encore, le ciel s'éclaircir, quant à nous, nous sommes forcées de vous laisser la place; voici qu'on vient pour nous chercher. »

Effectivement, un cabriolet, conduit par la belle batelière aux yeux noirs, s'arrêtait à la porte, et une fraîche voix de jeune fille disait :

« Hélène, Hélène, es-tu là ?

— Oui, ma chère, nous voici toutes deux, répliqua la gentille ménagère en courant sur le seuil.

— Tant mieux vraiment, reprit l'autre jeune fille, je craignais que la pluie ne vous eût surprises en rase campagne. Vous n'avez pas été mouillées ?

— Pas du tout. Mais comment as-tu pu retrouver nos traces ?

— Ah! cela n'a point été facile, car lorsque vous faites de semblables expéditions, vous prenez à la lettre le texte saint qui nous recommande de cacher à notre main gauche l'aumône que fait notre main droite. J'ai interrogé toute la maison, personne ne savait où vous aviez porté vos pas; un marmiton a pu me dire seulement que vous vous étiez munies d'une dame-jeanne de kirsch-wasser; alors je me suis rappelé que le forestier aime beaucoup cette liqueur, et cela m'a mise sur la voie.

— Cousine, cousine, tu exagères, interrompit mademoiselle Hélène d'un petit ton de reproche, ce n'est pas une dame-jeanne, c'est un flacon que j'ai apporté au bon vieillard, et s'il fait usage de kirsch, c'est par ordre du médecin.

— Pourquoi ne vient-il pas me dire bonjour, ce bon vieillard? repartit la belle blonde en effleurant du bout de son fouet la vitre obscure. »

Hélène posa vivement la main sur le fouet, et dit quelques mots très-bas à sa cousine. Celle-ci se pencha, reconnut l'étranger qu'elle avait vu au bord de la rivière et détourna la tête.

Cependant mademoiselle Hélène se débarrassait de son tablier de toile, et, comme la jolie blonde aux yeux noirs la regardait avec surprise, elle lui dit en souriant et en rougissant :

« C'est Mammie qui m'a affublée de ce tablier de cuisine. J'ai un peu rangé ici en attendant que la pluie cessât; le ménage du bon Gaspard était dans un désordre! Pauvre vieux, depuis l'aube il court les bois, à jeun peut-être.

— Il n'en fera que mieux honneur au pâté que je vois sur cette huche, repartit la belle blonde pendant qu'Hélène s'approchait d'un fragment de miroir, pour se coiffer d'une petite toque, grise

comme sa robe, et très simplement ornée d'un bouquet de fleurs bleues. »

Lionel n'avait pas attendu jusqu'à ce moment pour comprendre qu'il s'était mépris. Tout d'abord ce marin, qui connaissait mieux les modes des dames chinoises et indoues que celles des Parisiennes, avait pu se croire en présence d'une petite paysanne vêtue de bure. Mais l'air distingué d'Hélène, son parler élégant et correct, et certains détails de sa toilette ne permettaient pas qu'on pût se tromper longtemps. Comme elle allait sortir, le jeune homme lui adressa quelques mots d'excuse qu'elle reçut en souriant; puis elle monta dans la voiture où la vieille ravaudeuse put se caser aussi, et le cheval partit d'un trot si léger et si rapide, que le cabriolet semblait glisser sur une pelouse, et non dans les ornières d'un chemin tracé en fin fond de forêt.

Lionel retourna s'asseoir auprès de la fenêtre, reprit son album et se mit à dessiner. Il était occupé ainsi depuis une demi-heure, lorsqu'un grand vieillard, fort et vert, entra d'un pas ferme. C'était le forestier; M. de Thise le reconnut, l'ayant rencontré déjà dans les bois.

« Père Gaspard, lui dit-il, vous êtes resté bien longtemps.

— C'est que je suis allé loin, M. le comte, répliqua-t-il en prenant l'air aisé et respectueux d'un homme habitué à causer avec ses supérieurs. J'aurais fait plus grande diligence, si j'avais pu supposer que je trouverais chez moi une aussi bonne compagnie.

— Ah! Gaspard, vous ne savez pas combien vous dites vrai. Certes, oui, vous eussiez pris vos bottes de sept lieues, vieil ogre des bois que vous êtes, si vous aviez deviné qui vous faisait visite. »

Le forestier, jetant les yeux sur la huche, aperçut le facon de kirsch.

« Quoi! dit-il, le bon petit ange est venu malgré la pluie! Mais que vois-je! la chère demoiselle a lavé ma vaisselle et écuré mes casseroles, une personne de ce rang! si ce n'est pas pour me faire rougir!... J'en suis touché jusqu'au fond du cœur, d'aise ou de confusion. Vraiment oui, j'en pleurerais, si je n'étais pas un si vieux dur à cuire. C'est ma faute aussi, j'aurais dû ranger mon petit ménage ce matin; mais les braconniers n'attendent pas le grand jour pour faire leurs coups, et j'étais pressé de partir.

— Qui est cette jeune fille, Gaspard... celle que vous appelez un petit ange?

— C'est la nièce, monsieur, la propre nièce de madame la baronne d'Amagny.

— Et l'autre, qui a de si beaux yeux noirs?

— Mademoiselle Éliane. Est-ce qu'elle est venue? En tout cas je gagerais bien qu'elle n'a pas touché à ma vaisselle; c'est encore une nièce de madame, une excellente personne aussi, mais dans un autre genre que mademoiselle Hélène. Dame, il paraît que celle-ci n'a pas le sou, et que l'autre est millionnaire cela établit entre elles

une grande différence... pas pour moi, je suis leur serviteur dévoué et reconnaissant, et je n'ai pas de préférences; elles sont si gentilles toutes deux, si bonnes pour le vieux forestier! Mademoiselle Éliane est bien plus fière avec ses égaux qu'avec moi; elle vient me voir, nous causons, nous chassons ensemble; et quand on dîne en forêt, elle daigne me verser à boire de sa jolie main.

— Il y a longtemps que vous connaissez ces jeunes personnes?

— Longtemps? Oh non, elles ne sont chez M. le baron que depuis un mois, et c'est la première fois qu'elles y viennent. Mais vous, M. le comte, est-ce que vous ne les aviez point encore aperçues? Ça m'étonne. Vous ne vous promenez donc pas du côté d'Amagny? Un beau château. Il y a aussi un village du même nom où mademoiselle Hélène fait beaucoup de bien, elle y va souvent visiter les pauvres et les malades. C'est presque toujours Mammie qui l'accompagne... qui accompagne les deux cousines. Mammie est employée chez madame la baronne comme lingère; c'est une personne un peu rustique, mais bien respectable.

— Si respectable que soit Mammie, je crois que mademoiselle Éliane s'affranchit volontiers de sa surveillance, fit observer Lionel. »

Le garde sourit.

« Oh! pour ça, oui, dit-il; mademoiselle Éliane est une petite linotte étourdie, qui aime à voler de ses propres ailes. Je vous assure qu'elle donne du fil à retordre aux gens de madame, et qu'elle met souvent à l'épreuve la patience de Mammie; mais celle-ci est une femme de sens, qui sait comment il faut s'y prendre avec les héritières exigeantes et capricieuses.

— Il ne pleut plus, interrompit Lionel qui ne se souciait pas d'écouter davantage l'éloge de Mammie. Je retourne chez moi, bonsoir forestier; lorsque vous viendrez en ville, entrez à l'hôtel de la *Cigogne*, je vous ferai goûter un vin de paille que mon hôte ne sert pas à tout le monde. »

V

Aussitôt que Lionel eut regagné son gîte, il ouvrit le tiroir dans lequel il avait jeté les lettres que son père lui avait envoyées. Il y en avait justement une pour le baron d'Amagny; elle ne contenait qu'une vingtaine de lignes, et la signature en était illisible. Dès le lendemain, le jeune homme la porta au destinataire; celui-ci le reçut dans son cabinet de travail et lui fit l'accueil le plus empressé. La lettre avait été écrite par un des cousins de madame d'Amagny; cela surprit notre marin qui n'eût pas cru que son père connaissait cette famille. Il est inutile d'ajouter que cette surprise ne fut point de celles qu'on peut appeler

désagréables, et que Lionel bénit au contraire son étoile. Le baron voulut absolument le retenir à dîner, et, quand ils eurent causé un instant, il proposa de le présenter à madame d'Amagny et aux jeunes filles.

La châtelaine tenait son cercle dans un salon dont les portes-fenêtres ouvraient sur une terrasse ombragée par des catalpas. Il y avait quinze ou vingt personnes autour d'elle. Les dames travaillaient à l'aiguille et les hommes, debout auprès du piano, semblaient écouter avec ravissement la belle voix d'Éliane, qui chantait un air de bravoure en s'accompagnant elle-même. Lorsque Lionel entra, la jeune musicienne parut surprise, presque mécontente, et elle regarda cet intrus en abaissant ses longs cils avec une petite mine hautaine; mais ce nuage passa vite, et dès que M. d'Amagny eut nommé M. le comte de Thise, elle se dérida et daigna lever ses beaux yeux.

Après avoir salué les personnes auxquelles on le présentait, Lionel chercha du regard la gracieuse enfant qu'il avait rencontrée chez le garde forestier. Il ne la trouva point, mais il aperçut sous les catalpas deux ou trois jeunes filles, à demi-cachées par le feuillage, et il lui sembla reconnaître la taille mince et les cheveux d'or de l'aimable Hélène. Toutefois il n'eut pas le loisir d'examiner minutieusement la terrasse, les jeunes filles et les catalpas, madame d'Amagny lui parlait et il fallait lui répondre.

Pendant ce temps, Éliane causait tout bas avec son oncle.

« Qu'est-ce que ce nouveau venu ? lui demanda-t-elle. Où l'avez-vous découvert ? Son titre est de bon aloi ? Et ses décorations... il en a trois ou quatre... où les a-t-il pêchées ? Il est bien de sa personne, mais on dirait qu'il vient de l'autre monde. Pourtant, j'ai vu cette figure-là quelque part. Le connaissez-vous beaucoup mon cher oncle ?

— Ta, ta, ta, que de questions ! répliqua M. d'Amagny en souriant.

— Refuseriez-vous d'y répondre ?

— Non, certes. Ce jeune homme, ma chère amie, vient en effet de l'autre monde : l'année dernière, à pareille époque, il était en Patagonie. C'est un marin distingué, et il appartient à une très-ancienne famille; à la vérité, son père est presque sans fortune, mais il a un oncle...

— Vieux, maniaque, richissime, dont il doit hériter ? interrompit Éliane.

— Précisément.

— Ah très-bien, je vous remercie, voilà tout ce que je désirais savoir.

— Éliane, dit la baronne en élevant la voix, tu devrais étudier ta cavatine, ma chère enfant; songe que nous aurons beaucoup de monde au concert de ce soir. »

La jeune fille secoua la tête.

« Ma tante, répondit-elle, je voudrais que vous

fussiez assez bonne pour remettre le concert à un autre jour ; je suis enrôlée.

— Enrouée ? Depuis quand ?

— Je ne sais... cela m'est venu subitement, je crois.

— Et à quoi emploierons-nous notre soirée ?

— A des jeux d'esprit, ma tante, dit le baron en contrefaisant plaisamment Éliane, »

Celle-ci sourit ; et, au lieu de reprendre sa place au piano, elle alla s'asseoir auprès de madame d'Amagny, et la conversation devint générale.

Cependant Lionel continuait à jeter des regards furtifs sur les catalpas, et le baron, qui s'en aperçut, dit tout à coup :

« Eh mais, je n'ai pas présenté M. de Thise à ma petite Hélène. Voulez-vous, monsieur le comte, que je vous conduise auprès d'elle ? »

Le jeune homme se leva avec empressement, et en accompagnant au jardin le maître de la maison, il lui raconta comment il avait rencontré Hélène chez le forestier, et quelle méprise il avait eu la naïveté de commettre. Cela fit rire M. d'Amagny, et il en parla à sa nièce tout en l'abordant. Elle rit aussi, et salua M. de Thise comme si elle l'eût vu déjà dans le monde.

Hélène et ses deux amies s'occupaient à confectionner des fleurs artificielles, et elles étaient assises autour d'une table qui supportait l'attirail délicat et charmant des fleuristes.

« Mesdemoiselles, leur dit le baron, savez-vous que c'est très-mal de faire bande à part ? Pourquoi ne restez-vous pas au salon comme tout le monde ?

— Parce que nous avons un meilleur jour ici, mon cher oncle, et que là nous serions trop embarrassantes.

— En ce cas, laissez vos brimborions, et venez rire et pianoter avec les autres.

— Impossible, mon oncle, nous sommes très-pressées.

— Pauvres petites ouvrières, pour qui travaillez-vous donc ! »

Hélène se pencha et lui dit quelques mots à l'oreille.

« C'est différent, reprit-il, et du moment qu'il s'agit... »

— Chut ! fit la jeune fille en mettant un doigt sur ses lèvres.

— Bon, bon, je serai discret, pour qui me prends-tu ? Je voulais dire seulement que vous pouvez continuer votre travail, mesdemoiselles ; cela ne nous empêchera point de causer. »

Ils causèrent en effet, mais de quoi ? De la pluie et du beau temps, s'il faut le dire. Hélène parlait peu ; ses amies étaient encore plus silencieuses, et souvent leurs voix timides furent couvertes par le rire charmant d'Éliane, qui tenait dans le salon de sa tante le dé de la conversation. Ce n'était pas sans motifs que cette belle Éliane faisait remettre le concert à un autre jour. Elle voulait éblouir un peu ce comte de Thise, qu'elle

avait regardé si dédaigneusement, lorsqu'elle ne connaissait ni son nom ni son titre ; or elle n'était pas sûre de sa partie, tandis qu'elle l'était de son esprit. Le mieux était donc de passer la soirée à deviser sur la terrasse. Cela ne fit pas le compte de toutes les personnes qui vinrent au château après le dîner ; mais la capricieuse jeune fille ne consulta pas leur goût.

La manière dont on employa la soirée permit à Lionel d'étudier les gens au milieu desquels il se trouvait. Le baron lui plaisait beaucoup ; c'était un homme sérieux, qui avait des principes très-fermes et une morale sévère. Cela frappait d'autant plus le jeune marin, que madame d'Amagny lui paraissait être une femme frivole.

De mademoiselle Hélène il ne savait trop que penser ; elle semblait bien insignifiante, mais l'était-elle réellement ? Il fallut plus d'un jour au jeune homme pour résoudre cette question. Éliane, elle, n'était point du tout un problème, mais une bonne petite personne qui avait le cœur sur la main. Lionel la comprit immédiatement et ressentit, très-vite aussi, une vive sympathie pour elle. Si elle manquait absolument de timidité, si elle parlait haut et plus souvent qu'à son tour, si elle ne faisait point mystère des dons heureux qu'elle avait reçus de la nature, cela ne pouvait choquer un homme qui avait visité les pays les plus divers, et s'était vu admis tour à tour dans la société des dames océaniques et des jeunes filles de la libre Amérique. Il remarquait avec plaisir qu'Éliane était fort instruite et connaissait très-bien les choses dont elle parlait. Du reste, elle ne cherchait point à briller aux dépens des autres ; au contraire, et Lionel en était surpris et charmé.

Il y avait chez M. d'Amagny des gens distingués sans doute, mais il y venait aussi de rustiques

propriétaires campagnards, et des femmes plus habituées à soigner leur ménage qu'à faire cercle chez une baronne. Madame d'Amagny avait voulu la vie de château, et, n'en ayant pas trouvé tous les éléments, il lui avait bien fallu inviter des personnes, fort estimables assurément, mais que le commerce du monde n'avait point façonnées. Or, bien loin d'en imposer à ces timides violettes, Éliane leur venait charitablement en aide : elle leur fournissait les mots qu'elles cherchaient, achevait leurs phrases embarrassées, les remettait dans le bon chemin, non pas d'un air pédant et frondeur, mais avec tant de simplicité et de naturel, qu'elle semblait s'approprier leurs idées, abonder dans leur sens et penser comme elles.

« Voilà le *nec plus ultra* de la politesse et du savoir-vivre, se disait le jeune marin. Je n'aurais pas cru qu'on put mettre avec autant d'adresse et d'obligeance son esprit au service du prochain. »

Comme on le pense bien, Lionel ne tarda guère à faire une seconde visite à la baronne, puis une troisième, puis à devenir un des habitués de la maison. On le traitait avec une distinction toute particulière, et il était charmé de pouvoir employer ainsi ses loisirs. Du reste, il avait grand besoin des conseils du baron, auquel il avait expliqué le motif qui le retenait en ce pays. M. d'Amagny connaissait mieux la procédure que notre marin, et s'accommodait mieux aussi des lenteurs de la justice au pied boiteux ; il prit en mains les intérêts du marquis de Thise, alla voir avoués et avocats, et, grâce à son zèle, les créances que le bouillant jeune homme avait eu grande envie de jeter dans le feu devinrent de fort bons titres.

MICHEL AUBRAY.

(La suite au prochain numéro.)

UNE NOCE AU VILLAGE

La cloche, de ses joyeux sons,
Remplit le village et la plaine.
C'est la noce de Madeleine
Avec Jean, le roi des garçons.

Leurs simples habits sont en laine,
Aux champs, on y va sans façons.
Mais leur âme innocente est pleine
D'amour, d'espoir et de chansons.

Ils ont, pour entrer en ménage,
Elle, ses doigts, son gai courage,
Son âme et son visage en fleur.
Lui, son renom, sa bonne mine,
Ses bras vaillants, son vaillant cœur,
Et tous deux la grâce divine.

A. DE SÉGUR.

REVUE MUSICALE

LA REINE INDIGO. — LA TOUR DE BABEL. — L'AMOUR AFRICAIN.
MATINÉE MUSICALE DE M^{me} LAFAIX GONTIÉ.

ALLONS ! courage ! il faut ajouter son refrain aux comptes rendus des nouveautés qui se produisent ; il faut parler d'opérettes et de concerts, quand la nature exhale ses plus douces, ses plus poétiques mélodies. Il faut dire à la source : cesse de bruir ; à l'oiseau : suspens ta chanson ; à la brise : remonte à tes hauteurs. Il faut dire à la fleur : garde tes parfums ; à l'insecte : dors dans ton lit de mousse ; aux étoiles : couvrez-vous d'un nuage obscur. Alors, on allume une lampe fumeuse, on se blottit dans un fauteuil, et là, le menton dans la main, on pense, on cherche ses souvenirs, on récapitule.

Voyons, à travers le brouillard de triples croches qui enveloppe notre mémoire, qu'allons-nous choisir pour en faire part à nos lectrices ?

Par ordre de dates, commençons par *la Reine Indigo*.

Le nom de Strauss a parcouru l'univers sur les ailes entraînantes de la valse et de la polka. C'est le nom d'une famille célèbre qui, de père en fils, se transmet avec le talent, avec la verve et l'intelligence. Ce nom seul fait sauter la jeunesse et sourire les vieillards. Les artistes qui se vouent à la musique légère, comme les compositeurs qui se consacrent à la musique sérieuse, le prononcent avec un égal respect. — Mon cher ami, disait Offenbach à Johann Strauss, l'auteur de *la Reine Indigo*, faites des opérettes, faites des opérettes, faites des opérettes ! Berlioz a écrit quelque part, qu'il y avait plus de musique dans une valse de Strauss que dans beaucoup d'opéras applaudis. Reber, dans son volume de *Notes de musique*, consacre toute une page élogieuse à Johann Strauss, et Charles Lamoureux, le grave chef d'orchestre de l'harmonie sacrée, se fait jouer chaque soir la *polka des Masques*.

Johann Strauss habite l'Allemagne ; mais on assure que l'accueil enthousiaste du public parisien le décida à rester en France, où son frère a

conquis depuis tant d'années de si légitimes succès.

C'est à Vienne que furent représentées, pour la première fois, les œuvres théâtrales de Johann Strauss. *La Reine Indigo*, *le Carnaval de Rome*, *la Chauve-Souris* et *Cagliostro* ont attesté les qualités scéniques du prince de la valse. Nous n'avons à parler, très-rapidement d'ailleurs, que du premier de ces ouvrages, représenté récemment au théâtre de la Renaissance.

Il faut passer sur le libretto qui n'a nulle valeur à nos yeux, et n'a d'intérêt pour personne. De la partie musicale, très-serrée et très-vivante, citons : *le Chœur des Bayadères*, très-habilement taillé et chanté, l'andante de la chanson de l'ânier, l'introduction d'un délicieux terzetto, une petite marche orientale qui a beaucoup de cachet, puis l'ariette :

Pauvres femmes !

Le grand ensemble syllabique :

Oh ! que je suis bête !

et la marche fort remarquable qui termine le finale.

Au second acte, un chœur d'une très-belle facture :

La nuit est tiède.

une marche égyptienne chantée, très-caractéristique ; un joli duetto, un chœur de soldats fort original ; la berceuse et la strette du finale :

Sonne, sonne.

Au troisième acte : la scène du marché, l'air de Babazouk et une tyrolienne charmante.

Quelques critiques ont déclaré que la partition de Strauss n'était qu'une longue valse et une sémillante polka. Il y a beaucoup d'exagération dans ce jugement. Plusieurs morceaux, en effet, ont le

rhythme de la musique de danse. Ce sont les couplets de *Turc*, l'air de *Janino*, les couplets du *Voltigeur d'Amour*, et ceux du brindisi le *Merle Blanc*. Mais il est impossible de faire une opérette en trois actes, sans que le côté pimpant et comique de ces sortes d'ouvrages ne prête à la musique de danse. Les compositions si variées et si nombreuses d'Offenbach ne mettent-elles pas en belle humeur les petits pieds de nos danseuses ?

Enfin, puisque l'opérette a conquis son droit de cité, puisque ce genre de compositions, nous allions dire de corruptions, est adopté par le goût français, — ce qui est une de nos douleurs d'artiste, — il faut chercher le mieux où il se trouve. A ce titre, il ne faut pas écraser d'un doigt brutal la fleur du panier ; nous devons désirer que des hommes comme Johann Strauss offrent souvent à notre public des ouvrages qui, sous un coloris léger, laissent apercevoir la vraie musique.

On a exécuté, il y a peu de temps, au Théâtre-Italien un concerto inédit de M. Rubinstein intitulé : *la Tour de Babel*, drame biblique.

Nous avons entendu autrefois, du même auteur, des lieder d'un caractère si poétique et si harmonieux, des œuvres de musique de chambre si charmantes et si savoureuses, que la nouvelle composition nous a frappée d'étonnement. Le premier morceau, absolument incompréhensible, est de ce genre bruyant et excentrique qu'ont adopté plusieurs auteurs modernes. Le début de ce grand drame musical est écrit dans un style diffus, dépourvu de grâce et volontairement désordonné. Le sujet, *la Tour de Babel*, où personne ne pouvait s'entendre, a-t-il guidé l'auteur dans cette voie tapageuse et obscure ? nous l'ignorons ; en ce cas, ce serait un manque de bon sens. Ce n'est pas à travers un bruit insupportable et discordant qu'on peut saisir une idée, se former un thème, et entrer dans la pensée du musicien. Qu'un beau talent comme celui de M. Rubinstein se fourvoie à ce point, c'est incroyable ! Comment a-t-il pu croire un instant que le public le suivrait dans cette route dangereuse ? La violence est-elle du génie, le bruit est-il l'inspiration ? Les dissonances fatigantes qui choquent l'oreille dans ce premier tableau, ont certainement beaucoup nui à l'effet qu'auraient dû produire plusieurs pages remarquables et qui eussent été fort remarquées, sans un mauvais voisinage.

Ce n'est guère qu'à la seconde moitié du concerto que la lumière commence à se faire. On sent, alors seulement, que le compositeur abandonne son système, pour adopter la méthode vraie. L'orage est un morceau d'une puissante originalité : l'air de Nemrod :

Oh ! quel roseau que la puissance humaine !

en *mi bémol* mineur est d'un style large et éclatant.

Les trois chœurs successifs des Sémites, des Chamites et des Japhétides ont ravi l'assistance, revenue à une possibilité d'examen.

Ce dernier surtout est d'une grâce exquise et son dessin mélodique est d'un charme entraînant. La dernière partie de l'air d'Abraham :

Et tous les hommes sont frères,

est d'une bonne et harmonieuse couleur.

Pourquoi M. Rubinstein nous a-t-il gâté cette pure jouissance par le bruit assourdissant d'un triple chœur qui nous ramène au procédé inqualifiable du début ?

Sans les efforts intelligents de M. Danbé qui, à force de tact, de mesure et de savoir, a su adoucir les angles trop rudes, et mettre en lumière les parties vraiment belles de cet ouvrage étrange, le navire *le Rubinstein* sombrerait en pleine mer, et n'aurait probablement laissé que quelques rares épaves. Le compositeur doit au chef d'orchestre le plus beau des cierges bénits.

Beaucoup de jeunes musiciens s'en prennent aux hommes de leur triste destinée. — Je sens en moi l'étoffe d'un maître, disent-ils dans les huis clos de l'intimité ; ils se mettent au travail, composent le jour et la nuit, obtiennent des auditions et font *fiasco*, puis ils s'en vont courir le monde, répétant à qui veut les entendre qu'ils sont méconnus et repoussés, que la société est cariée jusqu'aux entrailles, qu'elle vieillit dans ses haillons et qu'elle repousse les rénovateurs : disons-le, en toute franchise, beaucoup de jeunes gens qui se vouent à l'étude de la musique tiennent moins compte de ce qui a été fait que de ce qui se fait. Au lieu de suivre les vraies voies de l'art lyrique, ils s'accrochent aux épines des procédés modernes, où le public ne peut les suivre. Heureusement il se rencontre quelquefois des natures travailleuses et craintives qui, s'inspirant des bonnes traditions, mettent à profit les dons de leur imagination pour se préparer sans faste et sans bruit une carrière honorable. M. Paladilhe est de ce nombre. — Ce jeune homme, encouragé par les sommités de l'art, a composé, sur un livret de M. Legouvé, un petit opéra dont le titre est : *l'Amour africain*. A-t-il obtenu du succès ? Non, nous le disons carrément.

Nous avons observé avec une attention scrupuleuse les défauts qui ont entraîné la chute de la partition, et nous y avons reconnu seulement l'inexpérience de la jeunesse, le manque de savoir-faire, voilà tout. L'habitude de la scène une fois prise, la longueur fastidieuse des développements cessera ; les broussailles enlevées, que restera-t-il ? un charme mélodique, naturel et entraînant ; une application plus juste de la musique au libretto fera reconnaître

chez le musicien, une tendance bien caractérisée vers le genre simple, mélancolique et tendre, auquel se mêle parfois beaucoup de verve et de rondeur. Mais il faudra pour cela que M. Paladilhe choisisse avec soin ses livrets, et n'ait pas l'ambition de dépasser la mesure qui lui est propre. Les grandes œuvres n'appartiennent qu'aux génies exceptionnels; il est d'autres chemins plus modestes où l'homme peut acquérir une belle et solide renommée. Nous n'hésitons pas à croire que M. Paladilhe les suivra.

La chanson espagnole de la *Fiorentina*, le chœur des *Olivettes*, les couplets des *Abeilles*, le quinquette du *Voyage*, un charmant duetto, une marche arabe, tout cela est frais, jeune, mélodique, pénétrant. — Nous le disons en toute conscience, le nouveau compositeur est appelé à une situation hors ligne; nous l'espérons et tout le fait prévoir.

Le monde musical de Paris connaît le talent de

madame Lafaix Gontié, l'éminent professeur de chant; le choix et la variété des compositions qu'elle recommande aux jeunes filles, est le témoignage le plus certain de son érudition et de son goût. Ajoutons que la diction pure et bien accentuée des élèves, est encore une manifestation de l'intelligence, à la fois fine et élevée, du professeur.

Dernièrement une fort belle matinée musicale, organisée par madame Gontié, a réuni l'essaim charmant de ses élèves, auquel se sont joints quelques-uns des artistes connus de Paris. Citons parmi eux, mademoiselle Marie Secretin, M. Nicot de l'Opéra-Comique, M. Télésinski de la Société du Conservatoire, M. Plet du Gymnase et M. Soumis accompagnateur de l'Opéra Comique. Il va sans dire que les élèves se sont fait admirer de l'auditoire, que madame Gontié a obtenu un légitime succès, et que les artistes conviés au concert ont déployé, chacun dans un genre différent, le talent remarquable auquel ils doivent un nom justement apprécié.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

IL faut que tu sois bien préoccupée pour marcher ainsi, sans t'en apercevoir, sur les pieds de tes bonnes amies, disais-je l'autre jour, en riant, à Marie, notre étourdie compagne qui, la tête au vent et l'esprit je ne sais où, allait droit devant elle, dans la rue de la Paix, sans faire attention à rien de ce qui se trouvait sur son passage; si bien qu'elle m'avait presque jetée en bas du trottoir, sur une vieille dame dont j'avais, à mon tour, par ricochet, légèrement froissé la toilette très... — *lis trop!* — recherchée pour son âge.

Tandis que j'adressais une foule d'excuses à cette pauvre dame qui, fort mécontente, rajustait les fleurs effarouchées de son chapeau couleur de rose — tu as bien lu: *couleur de rose!* Il n'y a qu'à Paris qu'on voit encore ces choses-là! — mon étourdie allait toujours son train.

Fort heureusement, sa sœur Lucie, qui marchait derrière, avec la femme de chambre de leur mère, avait tout vu; elle rattrapa Marie par le pan de sa tunique et la força de s'arrêter enfin, ce que fit Marie en poussant un cri de joyeuse surprise à mon adresse.

Quand nous eûmes échangé force explications et poignées de main:

« Y a-t-il indiscrétion à te demander, lui dis-je, où tu te rends, si absorbée et d'un pas si délibéré dès neuf heures du matin ?

— Nous allons à un magasin qui annonce, pour aujourd'hui, l'ouverture d'une liquidation *extraordinaire et très-sérieuse*, ma chère Jeanne, répondit, avec une grande vivacité, Marie non moins sérieuse que la liquidation en question. Or, tu le sais, le meilleur moyen de profiter des *bons marchés* qu'il peut y avoir à faire en ces occasions, c'est d'être parmi les premières arrivées; et comme je veux m'acheter un équipement complet pour les bains de mer où notre père a presque promis de nous mener au mois d'août...

— Tu as raison de dire presque, interrompit Lucie, car rien n'est moins sûr!... C'est pour cela que je trouve tout à fait prématurée ton idée d'acheter, dès maintenant, des objets qui ne te seront nécessaires que si ce projet en l'air réussit.

— Bah! qu'importe?... je n'en aurai pas moins fait un bon marché, ma sœur?

— Mais ce sont les bons marchés qui ruinent,





FR. DUPONT, RUE N. BAS, 117, PARIS, DÉTAL, MARQUE

Nº 3403.

Modas de Paris
Journal des Demoiselles

Juillet 1875

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Paris. Boulevard des Italiens. 1.

Etoffes des Magasins du Petit St. Thomas, Rue du Bac, 24 à 35.

Foulards de la Compagnie des Indes, Rue de Grenelle St. Germain, 42.

Corsets de M^{me} de Vertu Socurs, Rue Anker, 22.

maman te l'a répété cent fois, Marie! Et d'ailleurs, quand tu auras dépensé inconsidérément tout ton argent pour une chose qui, fût-elle aussi avantageuse que possible, ne te servira peut-être pas cette année, tu seras bien avancée?

— Je la retrouverai l'année prochaine. Est-ce que ça ne sert pas toujours un costume pour la mer?

— Oui, quand les vers ne s'y mettent pas!... Et en supposant même qu'ils aient la politesse de respecter le tien, qui te dit que, jusqu'au moment où tu pourras t'en servir, tu n'auras pas besoin de mille autres objets qui t'eussent été immédiatement utiles et dont tu seras forcée de te passer!...

— Qu'en penses-tu, Jeanne? Est-elle assez grondeuse, cette Lucie?...

— Pas si grondeuse que cela, chère Marie, je la trouve, au contraire, fort prudente et fort sensée.

— Ah! bien, si tu lui prêtes main forte, je bats en retraite, moi!...

— Ce qui ne t'empêche pas de suivre quand même ta petite idée, Marie.

— Au fait, pourquoi pas, si elle me semble bonne?...

— Marie, veux-tu que je te dise : tu es une petite entêtée, une petite imprévoyante!...

— Là, là, calmez-vous, mes amies! C'est très-mal de se dire ces choses-là entre sœurs!... Et puis, ne serait-il pas plaisant de vous quereller pour des achats qui ne sont point encore faits et que vous ne trouverez peut-être même pas l'occasion de faire dans le magasin où vous allez?

— Oh! que si, vois plutôt!... s'écria Marie avec un petit accent de triomphe qu'elle n'essaya nullement de déguiser, et qui nous prouvait surabondamment qu'elle était moins disposée que jamais à suivre les sages conseils de sa sœur. »

En même temps, elle s'arrêta devant le fameux magasin où, tout en causant, nous étions arrivées, et où l'on apercevait une vitrine entière, consacrée aux costumes objet de notre différend. Je fis une dernière tentative :

« Il y en a?... repris-je alors, tant pis pour toi, ma chère; car je suis entièrement de l'avis de ta sœur : un bon marché, si avantageux qu'il soit, est toujours une sottise quand on n'est pas certaine d'en trouver l'utilisation. »

Mais nous eûmes beau dire, le costume fut

acheté et, avec le costume, mille accessoires charmants, commodes, séduisants à croquer, j'en conviens, voire même d'un bon marché inouï, mais tout aussi inutiles, pour le moment, que ce fameux costume.

Or, juge, Florence, si Lucie avait raison en voulant empêcher sa sœur de tant se hâter de dépenser son argent. Le beau projet de voyage à la mer est complètement tombé dans l'eau, par suite de travaux importants arrivés inopinément au père de nos pauvres amies (il est architecte, tu le sais) qui ne quitteront même point Paris cette année.

Aussi, je te laisse à penser quels amers regrets éprouve Marie en face de ses emplettes devenues inutiles, en face aussi des tentations sans cesse renaissantes que les vitrines parisiennes donnent aux jeunes filles un peu frivoles, tentations auxquelles sa légère petite tête ne sait point résister.

Sa mère est enchantée de cette nouvelle leçon. Lucie, cette sœur féroce en apparence, aide sournoisement, quand la chose est réellement nécessaire, l'inconsidérée Marie à ne point trop souffrir des privations qu'elle-même s'est imposées par son irréflexion et, il faut bien le répéter tout bas, entre nous, par son entêtement aussi à ne pas vouloir s'en rapporter à l'expérience des autres.

Comme il y a, je pense, plus d'une Marie parmi les jeunes filles... — Dieu me préserve de parler d'aucune de celles qui lisent le *Journal des Démoniselles!* — je te raconte, ma chère Florence, cette petite anecdote qui, peut-être, pourra te servir.

Il en ressort, selon moi, deux moralités : c'est, premièrement, qu'en ce bas monde il est bon de ne pas toujours croire que ce qu'on désire vivement doit inmanquablement arriver; secondement, qu'il est au moins prudent de ne jamais se trop presser en aucune chose; car cet empressement irréfléchi nous fait bien souvent faire des sottises : le malencontreux costume de bains de mer — que les mites profitent peut-être de nos chaleurs tropicales pour commencer à manger! — en est une preuve irrécusable.

Mais assez de morale pour aujourd'hui. Mille tendres amitiés, et à une autre fois, chérie.

Ta dévouée.

JEANNE.

MODES

Les rayures et les carreaux mélangés d'étoffe unie jouissent d'une vogue très-persistante et se trouvent en tous les tissus.

On taille souvent en biais les jupes-tabliers et les manches en étoffe à carreaux qui, dans presque tous les costumes, diffèrent du vêtement.

Voici un modèle tout en foulard :

Le jupon est *gris bleuté*. Il est garni d'un haut volant en foulard écossais de plusieurs teintes de bleu, taillé en biais et plissé. Ce volant est surmonté d'un autre, également plissé mais plus bas, en foulard uni gris, coupé droit fil et retenu par un biais plat, d'étoffe écossaise.

Tablier de foulard à carreaux taillé en biais,

garni d'un petit volant plissé gris, et retenu et fermé derrière par des nœuds de ruban de différentes nuances de bleu.

Corsage gris, tout à fait plat. Deux biais d'écosais sont placés en long au milieu du dos. Ils évasent vers le cou, diminuent à la taille et s'élargissent encore un peu sur la basque. Manches écossaises taillées en biais.

Veste cintrée en foulard gris. Elle est sans manches, liserée aux entourures, assez courte de basques derrière, sans pincés devant et fort allongée. Un col rabattu en foulard à carreaux suit l'ouverture de la veste, qui est attachée par un long nœud de ruban bleu.

Chapeau rond en paille de riz grise. Guirlande de bluets tintés, en dessus et en dessous.

Gants de Saxe gris. — Bottines de peau idem. — Ombrelle de soie bleue. — Éventail à carreaux assortis au costume.

Avec les étoffes de coton très-employées pour les costumes de campagne, on peut obtenir les effets les plus heureux. Le *satins de coton* habillement admirablement les enfants. Les plis en sont très-moelleux.

Le *damassé de coton* à rayures à jour est extrêmement brillant, et se blanchit fort bien. Il est presque impossible de distinguer ces tissus de ceux de soie. J'ai vu un costume de damassé *écru* porté à la campagne par une jeune femme très-élégante; j'en vais donner la description. (1 franc 75 centimes le mètre.) C'est frais, simple et distingué.

L'étoffe était *écru rayée*. Une raie claire et une raie mate avec petits bouquets damassés, ce qui fait de charmantes garnitures plissées, d'aspects différents. Le jupon a deux volants assez hauts et plissés de la largeur de la rayure.

Le tablier très-long devant, relevé derrière avec beaucoup de fronces, est garni tout autour d'un petit volant plissé, et d'une guipure de Cluny *écru*. Au milieu des coquillés de derrière, formés par le volant et la guipure, nœuds de ruban bleu très-pâle, avec d'assez longs bouts.

Corsage-paletot ajusté derrière et sans pincés devant.

Ceinture ronde en soie bleue. Manches demi-larges, avec volant plissé et guipure. Petits nœuds bleus sur les volants. A l'encolure, ruche de tulle ou de crêpe lisse. Nœud bleu.

Bas de fil d'Écosse bleu clair. Souliers découverts avec une large barrette sur le cou-de-pied; elle est fermée par une boucle d'acier bleuté, semblable à celle qui se trouve au milieu du nœud, sur le devant du soulier.

Ombrelle en surah *écru*, doublée de bleu de ciel et garnie de guipure de Cluny de même teinte.

Chapeau en paille anglaise avec guirlande de fleurs des champs dessous. Bouquet semblable sur le fond du chapeau. Traines pendantes.

Le même costume en *damassé blanc* est également joli. La nuance des rubans peut varier. Le

velours noir fait un ornement très comme il faut.

Toujours pour la campagne ou les eaux, la toilette suivante : En toile d'Oxford à raies grises, roses et brunes.

La jupe est un peu traînante et le devant orné de plissés *étagés*. Derrière, large pli quadruple, en étoffe unie *rose*. Corsage plat à manches roses. Vêtement sans manches simplement liseré de rose et de brun; il a la forme d'une casaque ajustée derrière, à basques assez courtes sur lesquelles sont posées deux fausses poches roses, avec nœuds de soie marron à très-longes bouts. Les devants tombent très-bas, comme ceux d'un mantelet. Grand col carré en étoffe rose attaché par des rubans roses et marrons. Bottines en peau mordorée. Gants de Saxe. Éventail à raies grises et roses. Chapeau rond en paille marron avec plumes de même nuance. On peut si l'on veut ajouter une plume rose; mais la toilette étant déjà un peu voyante, je conseille le chapeau entièrement brun.

Comme chapeau, la forme cloche est très-appréciable pour la campagne; elle abrite bien du soleil. On la double de soie avec une petite ruche en dessous, et une autre autour de la calotte. Bouquet de cerises, de fraises ou de fleurs. Grand voile de gaze blanche ou de crêpe lisse. On voit toujours des capelines en mousseline et Valenciennes.

Les costumes de toile bleue, brodés de blanc, sont fort commodes pour mettre journellement. Ceux en percale satinée noire, brodés et festonnés en coton blanc, conviennent pour deuil; le jupon à plusieurs volants peut aller avec n'importe quelle robe de soie noire.

Les corsages des robes claires se font beaucoup à gros plis doubles cousus jusqu'à la taille ou la ceinture, et s'ouvrant dans les basques. Pour les personnes en deuil, il y en a en barégé ou grenadine noire à plis alternés d'entre-deux de guipure ou de galons de jais.

Aux robes très-habillées devant servir pour aller aux casinos des bords de mer, des eaux, et aux soirées d'été, les corsages s'ouvrent en carré évasé. Les entourures sont très-coupées, et souvent les manches sont transparentes, comme à la toilette de gaze noire que j'ai remarquée récemment dans un grand dîner :

Jupe de gaze noire à longue queue, avec trois volants plissés par derrière. Trois écharpes passent sur le devant un peu en biais, et s'attachent derrière, en retombant sur la queue de la jupe. Deux de ces écharpes sont en soie noire, avec longs effilés de soie noire, mélangés de fil d'or. Celle du milieu est en gaze noire, brodée de petites perles d'or avec dentelle et effilé d'or.

Le corsage montant derrière est ouvert devant en carré s'élargissant à la base. Il est en gaze, mais doublé de soie pointillée d'or. Une dentelle brodée d'or suit l'ouverture. Manches de gaze noire à bouillonnés en travers, séparés les uns des au-

tres par des galons d'or. Dentelle brodée d'or au bas. Cercle d'or dans les cheveux. Bouquet de roses du roi, naturelles, au corsage. On pourrait remplacer tous les ornements d'or par des broderies, des galons et des effilés de paille; cela est aussi élégant et plus de saison.

Pour soirée dansante, les garnitures de paille sur du tulle ou de la tarlatane blanche sont de très-bon goût. Fleurs des champs mélangées d'épis mûrs.

Les galons d'argent garnissent aussi les robes élégantes, même le jour. Ainsi de la faille grise, du foulard blanc, du crêpe de l'Inde aux couleurs douces, etc.

J'ai vu de très-jolies petites dispositions en gaze de Chambéry, argentées, petits quadrillés, ou rayures couleur sur couleur, rose pâle, bleu clair,

citron, etc., du sablé également argenté. Tout cela s'orne de galons plus ou moins larges et plus ou moins fins, et compose des toilettes de jeunes filles fort brillantes.

Sur des robes de mousseline blanche unies, ou à volants plissés, je conseille à l'occasion des corsages de velours noir sans manches, ouverts en carré et égayés par un gros bouquet de fleurs naturelles.

La mousseline de laine blanche s'emploie également pour très-jeunes filles et fillettes; il faut les ornements blancs. J'en ai vu avec garnitures festonnées en soie blanche, c'est distingué et peu cher. Il faut avoir soin de choisir un blanc laités.

Petit nœud de couleur dans les cheveux.

VISITES DANS LES MAGASINS

Vous avez choisi les différentes garnitures qui devaient orner vos costumes, mesdemoiselles; aussi en venant vous parler de la maison Chauffier, et de tout ce que l'on y trouve d'utile, je compte ne vous signaler ses passementeries, ses franges, ses effilés, que comme mémoire. Aujourd'hui, je veux attirer votre attention sur tous ces plissés en tarlatane, tulle malines, crêpe lisse, qui garnissent les encolures, ouvertes ou fermées, de nos robes et de nos manches. Non-seulement cette mode des plissés est jeune et seyante, et pour cette raison vous convient, mais elle est surtout bien agréable pour l'été, préférable aux cols montants en toile, qui vous serrent le cou comme un carcan.

La hauteur de ces plissés diffère suivant leur emploi: ainsi, ceux des manches doivent être d'une moyenne hauteur; ceux des encolures ouvertes d'une hauteur moindre; ceux des encolures montantes encore plus petits. Ils se trouvent tout prêts à être posés, et vous n'avez qu'à désigner le nombre de centimètres qu'ils doivent avoir.

Les fichus en tulle perlé avec dentelle perlée comme garniture, se portent beaucoup, et l'on en

trouve: — 131, rue Montmartre, — chez M. Chauffier, des modèles charmants. Les formes varient peu; cependant elles ont subi quelques modifications. Le dos a la coupe du col marin, et le devant s'ajuste sur le corsage en se prolongeant sur la basque; ou bien le dos est arrondi et les devants se croisent pour venir se fixer de chaque côté de la taille, soit par un nœud en ruban, soit simplement par une épingle.

Les tabliers perlés en blonde espagnole poursuivent leurs succès: ils s'assujettissent par une ceinture en ruban damassé ou à rayures ou à carreaux, ombrés ou de teinte unie. Nous en voyons chez M. Chauffier de très-beaux, qui à eux seuls suffiraient pour assurer le succès d'une toilette. On assortit le nœud de la coiffure et du corsage.

En ce moment, la vogue est aux galons de soie mêlés de fils d'or ou d'argent. Ils sont d'un très-heureux effet sur un chapeau de paille, qui ne recevra pour toute garniture, avec ce galon, qu'une aile d'oiseau ou un oiseau *tout entier*. Ces galons sont tissés très-fin et le mélange n'a rien de tapageur; au contraire, les tons sont doux et éteints, tout à fait en harmonie avec la mode actuelle.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Toilettes et costumes des magasins du Petit-Saint-Thomas, 33, rue du Bac.

Première toilette. — Robe en toile zéphyr. — La jupe est ornée dans le bas d'un volant froncé bordé d'un large biais, au-dessus d'un volant plissé surmonté d'un biais. — Tablier relevé derrière en pouff froncé des côtés et volant formant crête; le tour du tablier est garni d'une bande en toile unie toncée, brodée en blanc. — Corsage long; la garniture, qui est en toile brodée, simule la jaquette ouverte sur un gilet boutonné tout le long. — Manche avec garniture brodée et biais traversant. — Chapeau en paille belge orné de coques de rubans en faille; dessous, traîne de feuillage avec touffe de primevères, et dessous touffe de primevères avec guirlande de feuillage mêlée de rubans.

Deuxième toilette. — Costume en toile Madras. La

robe est garnie dans le bas d'un grand volant en biais surmonté d'un autre volant bordé d'un biais. Au bord de ce volant, petite garniture en broderie anglaise sur nansouk. Le tablier est long et garni d'un large biais bordé de la petite garniture blanche. — Corsage-cuirasse bordé d'un biais; le haut du corsage est orné d'un revers double et d'un col remontant derrière. — Chapeau en paille noire orné de rubans en faille et de jasmin de Virginie.

Toilette d'enfant. — Costume en toile bleue; la jupe est ornée dans le bas d'un grand volant plissé. Le paletot long est demi-ajusté, croisé devant avec deux rangées de boutons; le col, les revers des manches, les poches et le bas du paletot sont garnis d'une petite bande de broderie anglaise sur nansouk. — Chapeau en paille à fond mou, avec petite plume formant aigrette; dessous plissé en tulle.

IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE

Promenade à dada.

QUART D'ALPHABETS

Suite de la collection d'alphabets enlacés.

SEPTIÈME CAHIER

Parure. — Ombrelles. — Fichu croisé. — Châtelaine. — Bracelet. — Boucles d'oreilles. — Bracelet en cheveux. — Épingle-broche. — Écharpe. — Collet bains de mer. — Robe de petite fille. — Parure en toile. — Parure brodée. — Toilette de baby. — Dessin soutache. — Parure brodée. — Entre-deux. — Cravate application. — Parure rayée en couleur. — Entre-deux. — Taie Eugénie. — Bande coutil reps. — Entre-deux. — Taie d'oreiller. — Carré-lacet amandes. — Écusson avec

P. M. — Bercelonnette porte-montre. — Petite trousse de voyage. — Fanny. — Garniture. — Écusson avec G. H. — Garniture. — Toilette de baby. — Écusson avec A. R. — Mantelet crêpe de Chine. — Entre-deux. — Carré crochet plein. — Petit entre-deux.

PLANCHE VII

PREMIER COTÉ.

Patron de déshabillé.

DEUXIÈME COTÉ.

Patron de bains de mer.
Patron de robe de baby.

MUSIQUE.

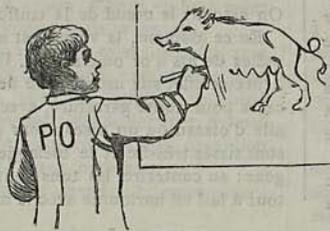
LE POLTRON, Opérette, musique de M. Semet.

VISITES DANS LES MAGASINS

Le mot de la Charade du numéro de Juin est : ÉPICTÈTE.

Explication du Rébus de Juin : *Chacun veut en sagesse ériger sa folie.*

RÉBUS



DURE

